

# TERRITOIRE INTERDIT

Seb Le Réveur



# TERRITOIRE INTERDIT

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Chaleur Blanche	4
Chapitre 2 : L'Acier et la Peau	8
Chapitre 3 : Isolement Tactique	12
Chapitre 4 : Le Sang du Déroit	17
Chapitre 5 : Sentence de Mort	25
Chapitre 6 : L'Exil de Béton	31
Chapitre 7 : Le Pacte des Cendres	38
Chapitre 8 : Go-Fast Nocturne	47
Chapitre 9 : Fréquence Fantôme	52
Chapitre 10 : L'Assaut du Cortijo	60
Chapitre 11 : Chirurgie de Fortune	66
Chapitre 12 : Terre Brûlée	70
Chapitre 13 : Le Maître du Jeu	75
Chapitre 14 : Purge Finale	80
Chapitre 15 : Sel et Silence	84

# Chapitre 1

## Chaleur Blanche

L'air dans l'entrepôt n'était plus de l'oxygène, c'était du plomb fondu. Sous la tôle ondulée qui craquait sous l'assaut du soleil andalou, chaque respiration brûlait les poumons d'Elena. Elle sentait la sueur dégouliner entre ses omoplates, une trace salée et glaciale malgré la fournaise, serpentant le long de sa colonne vertébrale pour mourir dans le bas de son jean poisseux. Ses poignets, entravés derrière le dossier d'une chaise en métal rouillé, hurlaient. Le plastique des serflex entrainait dans sa chair, là où les veines battent la chamade. Elle ne luttait pas. Lutter, c'était gaspiller du fluide. Et dans ce désert de ferraille, le fluide, c'était la vie.

Un rythme lent, métronomique, brisa le silence. Le pas d'un homme qui possède le temps parce qu'il possède l'espace. Rafael Ortega entra dans son champ de vision périphérique. Ce monolithe de granit n'avait jamais besoin de parler pour saturer l'atmosphère. Il portait une chemise en lin blanc, les manches retroussées sur des avant-bras marbrés de cicatrices. Il ne transpirait pas. C'était une anomalie biologique, un défi jeté à la face de la canicule espagnole. L'odeur arriva avant lui : tabac noir, cuir tanné, avec cette note chimique de poudre à canon et le relent ferreux du sang froid qui collait à sa peau comme une seconde identité.

— Tu as le regard d'une femme qui calcule ses chances, Elena, dit-il enfin. Sa voix était un râle sourd, dépourvu d'agressivité. C'était pire que les cris. C'était la voix d'un chirurgien avant la première incision.

Elena releva la tête. Ses cheveux blonds, ternis par la poussière de l'oliveraie, lui barraient le visage. Ses yeux bleus, d'ordinaire analytiques, étaient deux éclats de glace sous le soleil de midi.

— Les statistiques sont contre moi, Rafael. On ne survit pas à une infiltration ratée chez les Alvarez.

Rafael réduisit l'espace jusqu'à ce que le bout de ses bottes touche les siennes. Il se pencha. Elena sentit la chaleur animale émaner de lui. Il passa deux doigts sous son menton. Sa peau était rugueuse, calleuse. Le contact envoya une décharge électrique le long de ses nerfs. Ce n'était pas de la peur. C'était cette reconnaissance viscérale, cette attirance toxique pour la compétence pure qu'elle commençait à détester chez elle-même autant qu'elle la recherchait.

— L'acide, c'est pour les amateurs. Moi, je ne gomme rien. Je recycle, murmura-t-il.

Ses pupilles étaient dilatées, deux puits d'ébène dévorant l'iris marron. Il faisait une autopsie de son âme alors qu'elle respirait encore. Il cherchait la faille dans l'acier. D'un geste sec, il sortit un couteau à cran d'arrêt. Le clic de la lame résonna comme un coup de feu. Il ne coupa pas sa gorge, mais les liens de ses poignets. Le sang reflua dans ses mains avec une douleur atroce, des milliers d'aiguilles de feu picotant ses nerfs. Elle ne bougea pas. Elle était une particule de ce chaos, liée à cet homme par un serment tacite forgé dans la fournaise.

— Bienvenue en enfer, Elena.

La Jeep s'élança sur la piste défoncée, déchirant le voile de poussière. À l'intérieur, l'air était une masse solide de gaz d'échappement et de sueur. Elena observait les mains de Rafael sur le volant. Il ne le tenait pas ; il le dominait. Elle sentait son attention braquée sur elle comme le réticule d'un fusil de précision. Elle réalisa avec un dégoût vertigineux que son propre corps, trahissant sa morale de flic, s'arquait imperceptiblement vers l'ombre de ce prédateur.

Ils atteignirent une forteresse de béton brut dominant la mer. À l'intérieur, l'obscurité

était fraîche, sépulcrale. Rafael la poussa vers la salle de bain, un cube de marbre noir.

— Enlève cette poussière. Je ne supporte pas l'odeur de la défaite.

Sous le jet d'eau brûlante, Elena ferma les yeux. Elle frotta sa peau jusqu'au sang, tentant d'effacer l'oliveraie, les Alvarez, et l'empreinte des doigts de Rafael. La porte s'ouvrit. Il se tenait là, silhouette massive découpée par la vapeur. Le muscle cardiaque d'Elena cognait contre ses côtes comme un animal en cage, réclamant soit la fuite, soit la soumission totale. Elle détestait la façon dont ses sens s'éveillaient sous ce regard qui la déshabillait de ses certitudes plus que de ses vêtements.

Il s'approcha, une trousse de soins à la main. Il prit sa main blessée. Ses doigts étaient d'une douceur inattendue, une torture psychologique bien plus efficace que la douleur. Il désinfecta la plaie où l'ongle manquait. Elena contracta la mâchoire, son souffle se bloquant.

— Tu as une pupille plus dilatée que l'autre. Commotion légère.

— Je survivrai, répliqua-t-elle, la voix éraillée.

— Tu es faite d'une matière que les autres n'ont pas. Mais l'acier finit par casser s'il ne refroidit jamais.

Ses doigts remontèrent le long de son bras, s'arrêtant sur la marque rouge de la corde. Il caressa la peau meurtrie du pouce, un geste lent qui fit frissonner Elena jusqu'à la moelle. Ce n'était plus de la pitié, c'était une prise de possession. Elle comprit alors qu'elle aimait sa propre chute. Son dégoût d'elle-même se transformait en une adrénaline sombre, une drogue dont Rafael était le seul fournisseur.

— Le plan est simple, dit-il, ses lèvres effleurant presque son oreille. On va décapiter

le cartel. Pas pour la loi. Pour nous. Tu es ma prisonnière, ma complice, mon péché. Et si on doit brûler, on brûlera ensemble.

Il lui tendit un Sig Sauer noir, huileux. Elena vérifia le chargeur d'un geste fluide. Le clic métallique scella leur pacte. Elle n'était plus un agent de la Guardia. Elle n'était plus une infiltrée. Elle était une ombre à ses côtés, un scalpel prêt à trancher la gorge de son ancienne vie.

— On y va, ordonna-t-il.

Ils sortirent dans la nuit andalouse, là où le vent de sable commençait à hurler. Sur la corniche, Rafael utilisa un détonateur. L'explosion du pont des Garcia déchira l'obscurité, illuminant le visage de Rafael d'une lueur démoniaque. Elena regarda la fumée noire monter vers les étoiles. Elle ne craignait plus les flammes. Elle en faisait partie.

— Le détroit est à nous, Elena. Mais pour le garder, on va devoir devenir pire que tout ce qu'ils ont jamais imaginé.

Elle ne répondit pas. Elle sentait le poids de l'arme contre sa cuisse et la chaleur du sang séché sur sa joue. Le territoire n'était plus seulement interdit. Il était leur charnier, leur royaume de poussière. Elle s'enfonça dans l'obscurité à sa suite, prête à régner sur les cendres d'un monde qu'elle venait d'aider à détruire. Car elle marchait désormais aux côtés de l'incendie, et l'incendie n'avait pas de fin.

# Chapitre 2

## L'Acier et la Peau

Le soleil andalou n'était pas une lumière, c'était une agression. À travers les persiennes métalliques de l'appartement, il découpait le sol en tranches de feu blanc, striant le béton brut de l'unique pièce. L'air était solide, une masse compacte de poussière en suspension, d'ozone et d'une odeur de gasoil qui remontait du port de Marbella. À l'intérieur, le silence n'était pas apaisant. Il était chargé, lourd comme le plomb d'une balle de 9mm.

Elena était assise sur une chaise de métal, les mains liées derrière le dossier par des serre-câbles en plastique noir. Le plastique lui mordait les poignets à chaque battement de cœur. Elle ne luttait pas. Lutter, c'était gaspiller de l'oxygène. Elle observait l'homme en face d'elle. Rafael Ortega.

Une silhouette tellurique se découpant contre l'éclat aveuglant du dehors. Il ne portait qu'un débardeur noir et un pantalon de treillis délavé. Sa peau était tannée par le sel et le soleil des missions qu'on n'inscrit dans aucun registre. Elena détailla ses bras : des câbles d'acier tressés sous une peau mate, parsemée de cicatrices blanches, des griffures de l'histoire qu'il refusait de raconter. Il était inoxydable, archaïque, froid comme un canon de fusil laissé sous la pluie.

Il s'accroupit devant elle. Le cuir de ses bottes grinça. L'odeur de Rafael — un mélange de tabac brun, de savon de Marseille et de métal froid — vint brouiller les capteurs d'Elena. Il tendit une main. Ses doigts étaient larges, les articulations marquées par des années de combat. Il ne la frappa pas. Il effleura la ligne de sa mâchoire avec le dos de son index. Le contact était brûlant. Le contraste entre la rugosité de sa peau et la moiteur de celle d'Elena fit passer une décharge électrique le

long de sa colonne vertébrale. Son corps, traître, réagit à cette invasion. Son pouls s'accéléra, non pas par peur, mais par une excitation sombre qu'elle refusait de nommer. Elle détestait son odeur autant qu'elle en avait besoin pour se sentir vivante.

— Tu as les pupilles dilatées, Elena, murmura-t-il. Sa voix était un grondement sourd, un roulement de gravier au fond d'un puits.

— Ne confonds pas ma survie avec de la reconnaissance, Ortega. Mes poignets saignent encore.

Il passa derrière elle. Elle sentit le froid de l'acier contre ses poignets, entre les serre-câbles et sa chair. Un mouvement brusque, et il lui tranchait les tendons. Un mouvement précis, et elle était libre. Le plastique céda. Un craquement sec. Le sang reflua. Des fourmis de feu dans les veines.

— Les loups arrivent du Détroit, Elena. Alvarez est un cadavre qui s'ignore. Si je te livre, tu meurs en hurlant dans une cave. Si je te garde, on nettoie cette côte ensemble.

— On ne survit pas dans la boue, Rafael. On y apprend à respirer sous la surface. Montre-moi tes cartes.

Quelques heures plus tard, la nuit de Tarifa les enveloppait. L'air était saturé de sel et de trahison. Postés sur une crête dominant une crique isolée, ils observaient le déchargement des go-fasts. Rafael dégoupilla une grenade fumigène. Le déclic métallique résonna comme un couperet.

— Go.

Ils plongèrent dans la pente. Elena sentait le poids de son SIG Sauer, une extension de son propre bras. Dans le nuage de fumée grise, elle fit feu. Trois coups. Le recul de l'arme remonta dans son épaule, une décharge électrique bienvenue. Sur la plage, le

chaos était total. Rafael s'approcha du messager au costume sombre qui tentait de fuir. L'homme s'était déjà souillé, une tache sombre s'étendant sur son pantalon onéreux sous l'effet de la terreur. Sans un mot, Rafael abaissa son arme et tira une balle dans le genou de l'homme. Le hurlement qui suivit fut pur, viscéral, une déchirure sonore.

Ils récupérèrent la mallette et s'enfoncèrent dans les montagnes de la Sierra Bermeja pour rejoindre un cortijo délabré. L'obscurité de la bâtisse les accueillit comme une crypte.

— Enlève ta chemise, ordonna Rafael. Tu as une plaie au flanc.

Elena obéit, les doigts maladroits. La blessure était moche : un sillon de chair vive, bordé de bleu. Rafael déboucha une bouteille de schnaps d'un coup de dents. Il versa le liquide directement sur la plaie. Elena ne cria pas. Elle explosa de l'intérieur. Elle saisit les épaules de Rafael pour ne pas s'effondrer, ses ongles s'enfonçant dans le tissu de son treillis. Elle entendit le grésillement de l'alcool sur la chair à vif, une morsure chimique qui semblait vouloir dissoudre ses nerfs. L'odeur de la viande nettoyée à l'éthanol lui monta au cerveau, plus violente que la douleur.

Elle enfouit son visage dans le creux de son épaule. Elle inhalait l'odeur de la bête pour ne pas sombrer. Rafael ne bougea pas d'un millimètre. Il la laissa se suspendre à lui, acceptant son agonie comme un tribut nécessaire. Sa main libre se posa dans le bas de son dos, une pression ferme, possessive.

— Respire, ordonna-t-il contre ses cheveux. Contrôle-le.

Lorsqu'elle se redressa, ses yeux étaient brillants de larmes refoulées. Rafael se rapprocha, son bassin pressé contre le sien dans l'étroitesse de l'ombre.

— Tu as peur de moi, Elena ?

— La peur est une perte de temps.

— Ce n'est pas de la peur que je vois. C'est de la reconnaissance. Deux monstres dans le noir.

Il descendit ses mains le long de ses bras, ses pouces caressant l'intérieur de ses poignets. Elena ferma les yeux. C'était toxique. C'était la reconnaissance de la compétence, du danger partagé, une forme d'érotisme née de la proximité de la mort.

— Dors, Elena. Demain, on commence à tuer.

Il s'écarta, emportant avec lui sa chaleur insoutenable. Elena resta assise à la table, seule dans le silence du cortijo. Elle regarda ses mains, tachées de sang et d'alcool. Elle était dans l'antre du loup. Elle n'était plus l'agent infiltrée. Elle était l'alliée d'un fantôme. Elle s'allongea sur le sol dur, sentant chaque battement de son cœur comme une détonation. Le silence était une arme. Et Rafael Ortega venait de presser la détente.

# Chapitre 3

## Isolement Tactique

Le soleil de l'Andalousie n'est pas une lumière ; c'est une agression. À travers les stores à lamelles de l'appartement de Rafael, il découpait le sol en tranches de feu blanc. L'air était une masse solide, chargée de l'odeur du goudron qui fondait sur l'A-7 en contrebas et du parfum âcre des oliveraies calcinées par la sécheresse.

Elena pétrifiait ses muscles sur le bord du lit de camp, une statue de chair poisseuse qui forçait ses poumons à ne pas brûler l'air. Elle comptait ses pulsations.

Soixante-deux par minute. Un calme de reptile appris dans les centres d'entraînement de la Guardia Civil, là où on vous brise les os pour voir si l'esprit tient. Elle avait observé le cycle. À 15h40, le générateur de l'immeuble subissait un hoquet de tension. Six secondes. C'était tout ce que le verrouillage électronique lui accordait.

15h40.

Le silence fut rompu par un soupir de métal. Elena bondit. Ses muscles, tendus comme des cordes de piano, réagirent avec une précision chirurgicale. Elle franchit le seuil, s'engouffra dans l'escalier de service, ses pieds nus ne faisant aucun bruit sur le béton brut. Elle atteignit la porte de sortie, poussa la barre anti-panique. La lumière l'aveugla, le goudron brûlant ses plantes de pieds. Elle s'arrêta net.

Le canon d'un Sig Sauer P226 reposait sur l'arête de son nez.

— Quatre secondes et demie, Elena. Tes appuis étaient trop larges sur le deuxième palier.

La voix de Rafael était un murmure de gravier. Il ne transpirait pas. Sculpté dans le marbre noir malgré les quarante degrés, il l'avait attendue. Il l'avait laissée croire à sa chance pour mieux lui briser l'échine psychologique. Elena ne recula pas. Elle sentit le froid de l'acier, une pulsion obscène dans cette chaleur suffocante. Elle serra la tige de métal arrachée au sommier dans sa main.

— Tue-moi alors, Ortega. Parce que la prochaine fois, je ne perdrai pas ces deux secondes.

Rafael abaissa son arme. Un sourire imperceptible, une simple tension de sa mâchoire, déforma son visage. Il entra dans son espace vital. Son odeur l'envahit, ce parfum de savon neutre et cette vibration métallique qui colle aux hommes familiers de la mort. Il saisit son poignet, une poigne brutale qui força ses doigts à s'ouvrir.

— Mauvais choix. Trop cassant. À partir de maintenant, ton espace, c'est moi.

Le retour fut un calvaire de silence. Dans le salon, il verrouilla la porte d'un double tour physique qui résonna comme un couperet, puis retira sa chemise. Son torse était une carte de guerre, des cicatrices de balles et un tatouage imposant sur les côtes : une boussole pointant vers l'enfer.

— Déshabille-toi. Je veux savoir ce que tu caches sur toi. Chaque millimètre. Si tu ne le fais pas, je le ferai. Et je ne serai pas délicat.

C'était une collision entre deux monstres. Elena défit ses boutons, révélant sa peau mate marquée par les ecchymoses. Elle resta droite, défiant le prédateur de la briser. Il fit le tour d'elle, une inspection clinique. Ses doigts calleux effleurèrent son épaule, et Elena ferma les yeux, son muscle cardiaque cognant contre ses côtes comme un captif contre sa cellule. Elle luttait contre son propre corps qui, traître, cherchait la chaleur de ce contact malgré la haine.

— La porte restera ouverte, dit-il en désignant sa propre chambre. Mais si tu franchis le seuil du couloir, je te brise une jambe. Ce n'est pas une menace, c'est une constante tactique.

La nuit ne rafraîchit rien. Le Levante s'engouffra par les persiennes, un souffle de forge charriant le sable abrasif de l'Atlas. Elena, allongée dans l'obscurité, analysa le bourdonnement irrégulier de l'unité centrale sous le bureau de Rafael. Elle connaissait ces structures. Elle se glissa vers la cuisine, monta sur l'évier et dévissa le loquet de la gaine technique avec l'ongle de son pouce, forçant jusqu'à ce que la chair se déchire. Un goût de fer lui monta à la bouche.

Elle rampa dans le conduit saturé de graisse figée. La chaleur y dépassait les quarante degrés. Soudain, un faisceau de lampe tactique déchira l'obscurité.

— Quatre minutes et douze secondes. C'est lent, Elena. Sors de là, ou j'active l'extracteur.

Elle retomba sur le plan de travail dans un fracas de métal, couverte de suie, les genoux en sang. Rafael l'attendait. Il lui saisit le menton, forçant ses yeux à rencontrer les siens.

— Tu voulais de l'espace ? On va réduire le périmètre.

Il la traîna vers son lit. Il n'y avait plus de périmètre, plus de cellule séparée. Il la jeta sur le matelas et se jucha au-dessus d'elle. Son poids dominait sans écraser.

— Tu dormiras quand je dormirai. Tu mangeras quand je mangerai. Je vais t'apprendre à dompter ton pire ennemi : ton esprit.

Le lendemain, la purge commença. Les Alvarez nettoyaient les quais. Rafael l'équipa d'un gilet tactique et d'un Sig Sauer. "Choisis ton bourreau, Elena." Ils sortirent par

les toits, sautant entre les immeubles sous le feu des snipers. Rafael abattait ses cibles avec une économie de mouvement terrifiante. Dans le port de Malaga, au milieu des carcasses de voitures et de l'odeur de poudre, ils bougèrent comme un seul organisme. Une synchronisation de combat. Une symphonie de sang.

Une explosion les projeta contre un conteneur. Un éclat de métal laboura le flanc d'Elena. Rafael l'extraire de la fumée, la porta jusqu'à un pick-up poussiéreux et fonça vers l'arrière-pays, là où les oliveraies ressemblaient à des squelettes assoiffés.

Ils atteignirent une métairie isolée, une ruine de pierre et de chaux. À l'intérieur, Rafael ferma le verrou. La pièce était une prison de chaleur. Il coupa la chemise ensanglantée d'Elena d'un coup de lame. L'alcool brûla la plaie comme un péché. Elle s'agrippa à ses avant-bras, ses ongles s'enfonçant dans ses muscles durs comme du chêne.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Il commença à recoudre la chair à vif. Chaque passage de l'aiguille était une agression. Elena sentait le fil glisser dans ses tissus. Elle luttait contre la douleur, mais aussi contre cette sensation obscène de sécurité que lui procurait la poigne de son geôlier. Leurs respirations s'accordèrent. Elle inspira quand il tira le fil. Elle expira quand il piqua de nouveau.

Lorsqu'il eut fini, il ne recula pas. Il la saisit par la taille, l'asseyant sur la table de bois massif, se plaçant entre ses jambes. Leurs hanches se pressèrent. À travers le tissu, elle sentait la dureté de son désir et de sa puissance.

— Je vais te briser, murmura-t-il, ses doigts encerclant doucement son cou. Je vais briser l'agent, les principes. Et je reconstruirai une femme qui n'aura besoin que de moi pour respirer.

Elena ferma les yeux. La menace la plus grande n'était plus le cartel, mais cette attraction gravitationnelle vers le centre noir qu'était Rafael. Elle se sentait viscéralement vivante dans ses bras.

— Jusqu'en enfer ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

— Jusqu'en enfer, répondit-il. Et s'il le faut, on y régnera.

Dehors, le soleil d'Andalousie sombrait dans un violet funèbre. Dans l'isolement de la métairie, le sang commença à appeler le sang, scellant un pacte que ni la mort ni la morale ne pourraient défaire.

# Chapitre 4

## Le Sang du Déroit

L'Andalousie ne pardonne pas. À quatorze heures, le soleil n'est plus un astre, c'est une enclume qui s'écrase sur la province de Malaga. Dans l'appartement de Rafael, l'air est une masse solide, une gélatine brûlante saturée d'une odeur de poussière de ciment et de tabac froid. Les murs à la chaux vive suintent une sueur acide qui imprègne les vêtements. À travers les stores, la lumière découpe le sol en lames de rasoir dorées.

Elena est assise à la table en bois brut. Ses mains, posées à plat sur la surface scarifiée de coups de couteau, ne tremblent pas. Elle compte les battements de son cœur. Soixante-deux. Une survivante apprend vite que l'agitation est une dépense d'énergie inutile. Elle observe Rafael. Il est debout près de la baie vitrée, une silhouette massive qui occulte la mer. Sa chemise en lin noir colle à ses omoplates, trempée de cette humidité poisseuse qui transforme la peau en cuir. Il nettoie un Sig Sauer avec une lenteur rituelle. Le cliquetis du métal contre le métal est le seul son qui brise le bourdonnement des cigales.

— Tu devrais manger, dit-il sans se retourner. Sa voix est un grondement sourd, de la fibre qui s'arrache.

— La nourriture a un goût de cendres ici, Rafael.

Il s'arrête de frotter la culasse. Un silence de plomb s'installe. Elena sent le poids de son regard sur sa nuque, une pression physique, une chaleur qui lui fait dresser les poils des bras. Elle est sa prisonnière, son trophée, sa faille. Mais depuis que le clan Alvarez a commencé à se dévorer, elle est devenue autre chose : un spectre niché

dans ses calculs tactiques.

Soudain, le silence change de texture. Le ventilateur de plafond, qui brassait péniblement l'air vicié, s'arrête net. Coupure de courant. Rafael se fige, les muscles des cuisses bandés sous le tissu.

— Au sol, ordonne-t-il. Sa voix est sèche, dépouillée de tout mélodrame.

Elena glisse sous la table au moment précis où le monde explose. Le fracas est assourdissant. Une charge de rupture pulvérise les gonds de la porte. L'onde de choc lui comprime les poumons, le goût âcre du plâtre envahit sa gorge. Le nuage de poussière est blanc comme un linceul. Rafael a déjà basculé la table du salon. Il tire. Deux coups rapides. \*Bam-bam.\* Le bruit est un marteau-pilon contre ses tympans. L'odeur de l'ozone et de la poudre pique ses sinus.

— Les Gitans du Détroit, grogne Rafael.

Des silhouettes s'engouffrent dans la brume de débris. Des hommes à la peau tannée par le sel, puant l'essence et la haine. Elena rampe sur le carrelage. Les éclats de verre lui déchirent la paume, mais la douleur est étouffée par une montée de bile noire. Elle analyse la scène. Rafael est acculé. Un fusil à pompe pulvérise le buffet derrière lui, projetant des échardes de vernis comme des fléchettes mortelles. Une balle rase l'épaule de Rafael, déchirant la chair. Le sang gicle, rouge sombre, une pulpe vive qui macule le lin.

Elena voit l'assaillant contourner par la cuisine. Un colosse au fusil d'assaut. Rafael ne le voit pas. L'instant s'étire, visqueux. Elena pourrait rester là. Laisser les Gitans le descendre. Elle serait libre. Mais en cet instant, l'image de son insigne de police, de son ancienne vie, s'évapore comme une goutte d'eau sur le goudron brûlant. Elle ne veut plus sauver le monde. Elle veut le regarder brûler avec l'homme qui l'a capturée.

Elle aperçoit un Glock 17 délogé par l'explosion. Elle se propulse. Ses genoux cognent le sol, ses tendons se tendent à rompre. Elle attrape l'arme. Elle ne vise pas. Elle devient l'arme. Elle presse la détente. Trois fois.

Le recul est une décharge électrique. Le barbu est projeté en arrière, son sang repeignant les carreaux de faïence d'un motif abstrait et hideux. Il s'écroule dans un fracas de vaisselle. Rafael pivote, son canon braqué sur elle. La mort hésite entre eux. La fumée danse, une odeur de fer et de soufre. Puis, il détourne le regard et abat le dernier homme dans le couloir sans même ciller.

Le silence revient, saturé du gargouillis ferreux d'un homme qui se vide de son sang au sol. Rafael se lève. Il ignore sa blessure. Il s'approche d'Elena, toujours à genoux. Son ombre massive l'enveloppe. Il saisit son menton. Ses doigts sont rudes, tachés de poudre et d'hémoglobine.

— Tu as tiré sans hésiter, murmure-t-il.

— Je n'allais pas les laisser te tuer avant d'avoir mes réponses.

Il esquisse un sourire qui n'a rien de joyeux. Son pouce caresse sa lèvre inférieure, laissant une trace de sang frais sur sa peau. Elena sent son cœur cogner contre ses côtes comme un animal enragé.

— On ne sort pas d'ici par le haut, Elena, dit-il en se penchant vers son oreille. Sa respiration est un souffle de forge. On sort par la boue.

Il se redresse. La lumière filtre à travers les trous de balles, créant des piliers de poussière dorée.

— Lève-toi. On ne peut plus rester ici.

Il lui tend la main. Sa peau est brûlante. Il la tire vers le haut, la ramenant contre lui. Le contact est électrique, viscéral. Elle sent la dureté de ses muscles, l'odeur de métal et de sueur acide qui colle à lui. Ses yeux brûlent. Une promesse de dévastation.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Rafael vérifie son chargeur, le regard de rapace tourné vers la porte défoncée.

— On brûle tout, Elena. On descend vers le port. On va leur montrer ce qui arrive quand on essaie de déterrer un mur de pierre.

Ils sortent dans la chaleur écrasante. Dehors, le goudron fond, exhalant une odeur de bitume qui prend à la gorge. Elena sent une adrénaline froide couler dans ses veines. Elle regarde le profil de Rafael, sa mâchoire contractée. Elle sait qu'elle se perd, mais pour la première fois, elle se sent exactement là où elle doit être : dans le sang et la poussière.

Ils s'engouffrent dans la Range Rover garée dans l'obscurité fraîche du garage. Le moteur rugit.

— Elena, dit-il alors qu'il passe la marche arrière. Si on s'en sort, je ne te laisserai pas repartir. Tu le sais ?

Elle regarde ses mains tachées de sang. Elle sent le poids du Glock contre sa cuisse, une extension naturelle de sa propre chair.

— Je sais, répond-elle doucement.

Le véhicule s'élance, labourant le gravier. Dans le rétroviseur, l'appartement s'efface dans un nuage de poussière blanche. Le détroit les attend, bleu et affamé. Rafael écrase l'accélérateur, ses doigts serrés sur le volant comme s'il tenait le destin à la

gorge. Ils sont deux prédateurs liés par un crime commun, fonçant vers l'enfer sous un soleil qui ne se couche jamais sur les traîtres.

Le trajet vers Algésiras est une apnée. Rafael conduit avec une intensité terrifiante. Le véhicule dévale les routes en lacets, les pneus hurlant sur l'asphalte surchauffé. Elena observe ses mains. Elles sont stables. Pour lui, ce carnage n'était qu'un battement de cil.

— On change de voiture ici.

Il s'arrête dans une ruelle à l'ombre d'une église. Rafael descend, grimaçant sous l'effet de sa blessure qui commence à tirer la peau en séchant. Il force la serrure d'un utilitaire blanc. Avant qu'elle ne monte, il la plaque contre la tôle brûlante du camion. Sa main est une pince.

— Je ne fais pas confiance, Elena. Mais aujourd'hui, tu as sauvé ma vie. Dans mon monde, ça crée une dette de sang.

— Je n'ai pas fait ça pour une dette, Rafael. J'ai fait ça pour moi.

Il approche ses lèvres de son cou, respirant l'odeur de la peur domptée et de la poudre. Une revendication territoriale.

— C'est encore mieux. L'égoïsme est la seule chose qui ne ment jamais.

Le voyage reprend vers la zone industrielle du port. Les grues se dessinent comme des squelettes. Rafael éteint les phares. La nuit tombe, lourde, chargée de promesses de mort. Ils s'enfoncent dans le dédale des containers, des blocs d'acier empilés jusqu'au ciel. L'air est saturé de sel corrodé et de fioul lourd.

— Ils sont là, murmure-t-il.

Ils contournent un container vibrant. Derrière, trois corps gisent au sol. Les Gitans ou les Marocains ont déjà frappé. Rafael s'accroupit. Ses doigts effleurent une gorge ouverte. La chair est encore tiède, spongieuse.

— Ils utilisent des lames incurvées. Ils marquent le territoire.

Il se relève. Une électricité sombre passe entre eux. Elena enjambe le cadavre, ses bottes manquant de glisser dans la mare huileuse. Des éclats de voix retentissent. Rafael fait signe de manœuvrer en tenaille. Elle se glisse entre les parois de fer. Elle n'est plus l'agent infiltré ; elle est la part d'ombre d'un homme qui a décidé de tout raser.

Le premier coup de feu est un éternuement sec du silencieux de Rafael. Un homme s'effondre, la boîte crânienne pulvérisée, aspergeant le fer de matière grise. Elena surgit. Son corps bouge par instinct. Elle presse la détente. \*Double tap.\* La poitrine, puis le cou. L'homme bascule, ses mains cherchant à boucher le sifflement de ses poumons crevés.

Le dernier tireur balaie la zone au pistolet-mitrailleur. Les balles déchirent la tôle dans un fracas de cloches infernales. Elena plonge, le goudron lui écorchant les coudes. Rafael apparaît derrière l'homme. Il saisit ses cheveux et lui renverse la tête. Un craquement sec de vertèbres, comme une branche morte.

Rafael reste debout, le souffle court, couvert de suie et de sang projeté. Il s'approche d'elle et pose sa main sur son épaule, ses doigts s'enfonçant dans la pulpe des muscles.

— Tu n'as pas eu d'hésitation, dit-il. Tu as tué comme on respire.

Il descend sa main vers sa gorge. Son pouce presse la carotide qui bat avec une

violence sauvage. Elena ne recule pas. Elle ancre ses yeux dans les siens.

— Qu'est-ce que tu cherches, Rafael ?

— À savoir si tu vas me trahir quand les choses vont vraiment devenir sales.

— On est déjà dans la merde. Si je voulais te trahir, je t'aurais laissé crever.

Il resserre sa prise, une promesse silencieuse, puis la lâche. Ils foncent vers l'entrepôt central. C'est une chorégraphie de mort. Ils ne se parlent pas. Elena couvre les angles, Rafael fonce au centre. Les balles ricochaient sur les cuves, créant une symphonie stridente d'ozone et de plomb.

Dans le bureau de verre, Rafael finit le dernier garde en lui broyant la mâchoire contre le coffre-fort. Il se tourne vers elle, les yeux injectés de sang.

— Prends les registres.

Elle obéit. Rafael l'attrape et la plaque contre le métal froid du coffre. Sa chaleur est une agression. Il plonge son visage dans son cou, grognant comme un animal.

— Tu es mienne maintenant. Parce que tu as le même goût que moi. Le goût du soufre et de la fin du monde.

Elena agrippe sa veste. Elle veut consommer ce monde avec lui. Elle renversa la tête, offrant sa gorge.

— Alors brûle tout, Rafael.

Il l'embrasse avec une violence qui n'a rien d'amoureux, un pacte scellé dans les ténèbres. Il craque une allumette sur les sacs de cocaïne. Le feu prend, une bête

rugissante. Ils courent vers la sortie, leurs silhouettes se découpant contre l'enfer. Dehors, les sirènes hurlent, mais ils s'enfoncent déjà dans la poussière. Ils sont une lame unique forgée dans le détroit, prêts à régner sur les cendres.

# Chapitre 5

## Sentence de Mort

Le soleil de l'Andalousie n'était pas une lumière, c'était une agression. À travers les baies vitrées de l'appartement en béton brut, il frappait le sol avec la violence d'un marteau de forge. L'air était saturé de poussière, une chape de plomb qui griffait la gorge à chaque inspiration. Dans cette cage de luxe spartiate dominant la côte, le silence pesait plus que la fournaise.

Elena observait Rafael Ortega. Il se tenait debout devant la baie vitrée, torse nu, la peau mate luisante de cette moiteur brûlante qui colle comme un vernis. Ses cicatrices dessinaient une carte de violence sur son dos large. Il ne bougeait pas. Il était le Mur de Pierre, une présence tectonique absorbant le monde.

— Ils arrivent, dit-il sans se retourner. Sa voix était un grondement sourd, un pur constat tactique.

Elena sentit son cœur cogner contre ses côtes, un rythme sauvage. Elle s'approcha, s'arrêtant juste assez près pour sentir l'odeur qui émanait de lui : savon brut, tabac noir et acier froid.

— Comment tu le sais ?

Rafael tourna la tête. Ses yeux noirs se fixèrent sur elle avec une analyse froide.

— La poussière sur la route basse. Deux SUV noirs. Trop coordonnés pour des flics. C'est la purge, Elena. Alvarez fait le ménage.

Il marcha vers la table en bois massif où reposait son arsenal. Il ramassa son SIG Sauer, vérifia le chargeur d'un geste machinal ; le claquement du métal résonna comme un arrêt de mort.

— Tu devrais être morte depuis trois jours. En te gardant ici, j'ai signé mon propre arrêt. Le cartel n'aime pas les exceptions.

Il envahit son espace, une masse de chaleur et d'acier qui lui vola son air. Sa main se referma sur sa nuque, non pas comme une caresse, mais comme une promesse de strangulation. Elena ne recula pas ; elle s'offrit au contact, détestant la façon dont ses propres doigts réclamaient la peau souillée de cet homme.

— Je t'ai gardée parce que tu ne supplies pas, murmura-t-il. Parce que quand je te regarde, je vois l'abîme, et l'abîme me reconnaît.

Le crissement de pneus sur le gravier monta de la cour. Le piège se refermait.

— Cache-toi derrière l'îlot central, ordonna Rafael. Si ça tourne mal, il y a un Glock scotché sous le plan de travail. Ne t'en sers que si tu vois leurs visages.

— Et si c'est toi que je vois ?

Rafael esquissa une contraction musculaire qui dévoilait ses dents.

— Alors ne rate pas ton coup.

On frappa à la porte. Un martèlement de propriétaire.

— Ortega ! Ouvre ! C'est Diego. On a un message d'El Jefe.

Rafael s'assit dans son fauteuil en cuir usé, faisant face à l'entrée. Il alluma une brune sans filtre qui sentait le goudron.

— La porte n'est pas verrouillée, Diego.

Elle vola en éclats sous un coup de pied. Diego, massif et tatoué, et Paco, un gamin aux yeux injectés de cocaïne, entrèrent avec leurs Uzi.

— Ortega, grogna Diego. La chienne devait disparaître. El Jefe dit que tu as ramolli. Que tu as laissé cette flic te bouffer le cerveau par la bite.

Rafael expira une fumée lente, le visage impassible.

— El Jefe devrait s'occuper de ses convois plutôt que de ma chambre. Vous êtes venus pour quoi ?

Paco fit un pas en avant, le visage tordu.

— On bute la meuf, et on t'emmène. Si t'es sage, il te logera une balle proprement au lieu de te livrer aux bouchers de Cadix.

Elena voyait le doigt de Paco s'agiter sur la détente. Rafael projetait déjà sa cigarette au visage du gamin. Paco sursauta. Ce fut la fraction de seconde nécessaire. Rafael bascula de son fauteuil, dégainant dans le même mouvement.

\*Clac. Clac.\*

Paco s'effondra comme une marionnette, une étoile pourpre fleurissant au milieu de son front. Diego hurla, mais Rafael chargeait déjà, une agression frontale qui défiait la logique. Il saisit le canon de l'Uzi, le détournant vers le plafond alors qu'une rafale déchirait le plâtre.

Les deux hommes s'écrasèrent contre le mur. Rafael frappa Diego au visage avec sa crosse. Un bruit de cartilage broyé. Le sang gicla, maculant la chaux blanche d'une traînée visqueuse. Ils roulèrent au sol, une lutte organique, animale. Elena sortit de sa cachette, le Glock en joue, mais la masse de membres entremêlés interdisait tout tir.

Rafael libéra un bras, saisit son couteau de combat et, dans un geste d'une brutalité sauvage, l'enfonça sous la mâchoire de Diego. La lame remonta, perçant le palais, pénétrant le cerveau. Le corps se raidit dans un spasme final avant de s'affaisser.

Rafael se releva lentement, couvert de sang. Ses yeux étaient redevenus des puits de vide.

— Voilà, dit-il. La loyauté vient de mourir.

— Ils vont envoyer d'autres hommes, dit Elena. Tu es un traître maintenant.

— Je ne suis pas un traître, Elena. Je suis un homme libre. C'est bien pire.

Il se dirigea vers elle, saisit son poignet, sa poigne ferme.

— On ne peut pas rester ici. À la tombée de la nuit, toute la Costa del Sol nous donnera la chasse.

Elle ne voyait plus son geôlier, mais son ancre. Ils étaient deux prédateurs liés par le sang.

— Où allons-nous ?

— Dans les oliveraies. Là où l'air raréfié efface les traces.

La fuite fut une course contre l'horizon tremblant. Dans la Seat Leon noire, l'habitacle était un four. Rafael conduisait vers l'arrière-pays, délaissant le bitume pour les sentiers de chèvres. Mais la poussière s'éleva bientôt derrière eux. Deux Range Rover noirs fondaient sur leur position.

— Ils sont protégés ! cria Elena alors que ses balles ricochaient sur le blindage.

— Tiens le volant ! rugit Rafael.

Il ouvrit sa portière à cent-vingt kilomètres-heure, se pencha au dehors et fit chanter son HK416. \*Tac-tac-tac.\* Le pare-brise du premier SUV se constella de fissures. Le véhicule fit une embardée, percutant un talus avant de s'envoler dans un fracas de métal hurlant.

Le second SUV les percuta par l'arrière. Rafael stoppa net dans un dérapage contrôlé.  
— Elena, maintenant !

Elle se laissa rouler au sol dans la poussière brûlante, se rétablissant sur un genou. La fusillade fut une mécanique de mort. Rafael abattait les sicarios avec la régularité d'un métronome. Le dernier, paniqué, tenta de fuir. Rafael s'approcha, marchant dans les balles avec une lenteur prédatrice. Il pressa la détente. Le silence revint, plus lourd que le vacarme.

Elena s'approcha d'un blessé qui râlait au sol. Le canon du Beretta embrassa le front du mourant. Un clic, une détonation étouffée, et le râle s'arrêta net dans une bouillie d'os et de gris. Elena ne ressentit rien, sinon le recul de l'arme qui lui rappela qu'elle était encore en vie.

Rafael l'observa, un éclair de fierté sombre dans les yeux. Ils abandonnèrent la carcasse de la Seat pour le Range Rover des morts et s'enfoncèrent dans la Sierra.

Ils atteignirent la mine de plomb à la tombée du jour, une gueule d'ombre béante dans le flanc de la montagne. L'air y était chargé de soufre. Rafael l'accula contre le flanc métallique brûlant du SUV. Ses lèvres étaient dures, exigeantes. Elena répondit avec la même rage, ses doigts s'enfonçant dans ses muscles. C'était une collision de désespoir.

— Je ne t'ai pas sauvée par pitié, murmura-t-il contre sa gorge. Je t'ai gardée parce que je refuse que quelqu'un d'autre que moi décide de quand tu cesseras de respirer.

Ils s'engouffrèrent dans les ténèbres de la mine. Dans une vaste chambre de pierre, entre les caisses de munitions, Rafael la fit basculer sur un lit de camp. Il n'y avait pas de préliminaires, juste le frottement de la peau contre la toile rugueuse et l'urgence de la fin. Lorsqu'il entra en elle, Elena poussa un cri qui se perdit dans les profondeurs. Elle voulait qu'il l'efface, qu'il la rende aussi brisée que lui. C'était une communion de condamnés, une étreinte où l'odeur du sexe se mêlait à celle de la poudre.

Un bruit sourd fit soudain vibrer la roche. Rafael se redressa, redevenu statue de pierre.

— Ils sont là.

Elena se leva, ajustant son gilet pare-balles, son corps encore vibrant.

— Qu'ils viennent, dit Rafael avec un sourire carnassier. On va transformer cette montagne en leur tombeau.

Il lui tendit un fusil compact.

— Ne les laisse pas te prendre vivante.

— Je me garde la dernière balle, répondit-elle.

Ils s'avancèrent vers la galerie, deux ombres se fondant dans les ténèbres andalouses. La purge ne faisait que commencer, et dans cette fournaise souterraine, ils n'étaient plus des victimes. Ils étaient le bras armé d'un destin qui ne connaissait aucune pitié. Le Mur de Pierre et l'Infiltrée allaient montrer au monde comment on fait la guerre quand on a déjà tout brûlé.

# Chapitre 6

## L'Exil de Béton

Le moteur de l'Audi rendit l'âme dans un râle de métal broyé, une plainte finale qui se perdit dans le fracas des vagues contre les falaises de schiste. Rafael ne coupa pas le contact ; il laissa la chaleur résiduelle du bloc agonisant irradier à travers la carrosserie criblée d'impacts. Le silence qui suivit fut plus lourd que le vacarme des fusils d'assaut. Un silence de plomb, épais, saturé par l'odeur du goudron brûlant et de la nacre de pneu déchiquetée.

Elena ne bougeait pas. Son épaule pressée contre la portière, elle sentait le sang sécher sur sa peau, une croûte craquante qui lui rappelait, par sa tension douloureuse, qu'elle respirait encore. Elle fixa le profil de Rafael. Il n'était plus une statue de pierre, il était une absence de mouvement, une inertie prédatrice qui absorbait la lumière rousse de la lune. Pas une goutte de sueur ne perçait sur ses tempes, malgré les quarante degrés qui stagnaient dans l'habitacle comme une vapeur toxique. Ses mains calleuses restaient soudées au volant, les jointures blanches, ses yeux rivés sur le rétroviseur où la poussière du chemin de terre retombait lentement, tel un linceul gris sur leurs traces.

— Sors, lâcha-t-il.

Sa voix n'était pas un ordre, c'était un frottement de plaques tectoniques. Sec. Dépouillé de toute empathie. Elena obéit, ses jambes fléchissant lorsqu'elle toucha le sol rocailleux. La Costa del Sol s'étalait en contrebas, une guirlande de lumières électriques vendue aux touristes, mais ici, sur cette crête oubliée, il n'y avait que l'ombre et la promesse de la mort.

Devant eux se dressait la structure. Un bloc de béton brut, inachevé, une carcasse de villa dont les fers à béton rouillés griffaient le ciel nocturne comme les doigts d'un noyé. C'était la forteresse d'Ortega. Une erreur architecturale, isolée, invisible depuis la route côtière, surplombant un gouffre où la Méditerranée venait s'écraser avec une violence sourde. L'intérieur sentait la chaux vive, le ciment froid et la naphthalène. Pas de meubles. Juste des caisses de munitions et un matelas de fortune jeté dans un coin, sous une fenêtre sans vitres qui laissait entrer le sel du détroit.

Rafael posa le sac de sport. Le cliquetis des chargeurs contre le nylon fut le seul signe de son impatience. Il se tourna vers elle. Dans la pénombre, ses yeux n'étaient que deux trous noirs, profonds, insondables.

— Pourquoi moi, Ortega ? demanda-t-elle, sa voix rauque, écorchée par la fumée. Tu aurais pu me loger une balle dans la nuque et filer vers le Maroc. Je suis une flic. Je suis tout ce que tu es censé éliminer.

Rafael fit un pas. Un seul. Mais l'espace entre eux sembla se contracter, chargé d'une électricité statique qui fit dresser les poils sur les bras d'Elena. Il réduisit la distance jusqu'à ce qu'elle puisse sentir l'odeur de son haleine — tabac noir et café froid — et la chaleur animale qui se dégageait de son corps de soldat. Il n'était pas en granit ; il était en fusion.

— Tu n'es plus une flic, Elena. Tes supérieurs t'ont déjà enterrée. Pour eux, tu es un dommage collatéral. Pour moi...

Il leva une main. Ses doigts, rugueux comme du papier de verre, effleurèrent sa mâchoire. Le contact fut un choc. Il ne la caressait pas ; il prenait possession de son visage comme on s'approprie un territoire conquis. Ses doigts glissèrent vers sa gorge, là où le pouls d'Elena battait la chamade, une trahison physiologique qu'elle ne pouvait masquer. Il pressa l'artère, juste assez pour qu'elle sente la vibration de ses propres cordes vocales contre sa paume.

— Pour moi, tu es l'unique pièce du puzzle qu'ils n'ont pas encore comprise. Et j'ai une fascination malsaine pour les choses que je ne peux pas encore briser.

Il resserra sa prise. Elena ne cilla pas. Elle ancra ses yeux dans les siens, refusant de baisser les voiles. L'air devint rare. La moiteur de la pièce collait leurs vêtements, créant une intimité forcée, brutale.

— On est des parias, continua-t-il, sa voix descendant d'un octave. Et j'ai besoin de ton instinct de survie pour ne pas brûler seul.

Le silence revint, chargé d'une tension qui n'avait plus rien de tactique. C'était une décharge organique. L'adrénaline de la fuite qui mutait en une pulsion plus sombre. Elena sentit son souffle se bloquer. Elle reconnut la compétence de cet homme, la précision chirurgicale de sa violence, et cette reconnaissance lui fit horreur autant qu'elle l'excita. C'était une erreur. Mais dans ce bunker de béton, la morale n'était qu'un concept lointain, une abstraction balayée par le vent du détroit.

Soudain, un bourdonnement sourd monta de la vallée. Des 4x4. Ils venaient dans le noir.

— Ils sont là, dit Rafael.

Il ne s'écarta pas. Au contraire, il sembla s'ancrer davantage contre elle. Ses yeux brillaient d'une lueur sauvage. Sa main quitta sa bouche pour s'enfoncer dans ses cheveux, forçant son visage vers le haut.

— On va devoir sortir de là par le bas, Elena. Par la falaise. C'est un saut de vingt mètres dans l'eau noire. Si tu hésites, les rochers t'ouvriront comme un fruit mûr.

Il approcha ses lèvres des siennes, si près qu'elle sentit leur contact électrique sans

qu'elles ne se touchent encore.

— Dis-moi que tu n'as pas peur, Elena.

— J'ai peur de ce que je pourrais te faire avant qu'on crève, Ortega.

Un sourire carnassier étira les lèvres du mercenaire. Il scella leur pacte par une collision. Une agression de dents et de langue, un goût de cuivre et de désespoir. Elena y répondit avec une rage égale, ses ongles s'enfonçant dans ses épaules, cherchant à marquer la chair sous le tissu.

Le siège commença. Le premier impact de balle percuta le mur juste au-dessus de leurs têtes, faisant pleuvoir une fine poussière de ciment. Rafael se détacha d'elle avec la brutalité d'un arrachement.

— Donne-leur l'enfer, ordonna-t-il en lui lançant un fusil d'assaut.

Le combat fut une chorégraphie de flashes et de détonations. À chaque tir, le canon éclairait le visage de Rafael, lui donnant l'aspect d'un démon sculpté dans l'orage. Elena, postée de l'autre côté de l'ouverture, répondait par des tirs courts, précis. Elle ne visait pas pour blesser. Elle visait pour éteindre.

— C'est le moment ! hurla Rafael.

Ils basculèrent dans le vide.

La chute fut une éternité de silence et de pression atmosphérique. L'air sifflait à leurs oreilles, arrachant la sueur de leurs fronts. Puis, l'impact. La Méditerranée l'engloutit, un linceul liquide, froid et impitoyable. Elle lutta pour remonter, les membres engourdis. Une main puissante saisit son col et la propulsa vers la surface.

Ils nagèrent vers une crique dérobée, un entonnoir de calcaire et de ténèbres. Rafael l'entraîna vers une seconde cachette, une structure de béton brut encastrée dans la roche, plus secrète, plus étroite. Une fois la porte d'acier verrouillée, le silence tomba, lourd comme un couvercle de tombeau.

Rafael ne perdit pas de temps. Il n'alluma pas la lumière. Seul le reflet blafard de la lune passait par les meurtrières.

— Déshabille-toi.

Le mot claqua comme un fouet. Elena, grelottante, les vêtements gorgés d'eau salée, sentit le froid mordre sa peau.

— L'hypothermie te tuera avant les tueurs de Diego, reprit-il. Et je dois soigner ton épaule.

Il sortit une trousse médicale. L'odeur de l'alcool et de l'iode envahit l'espace confiné. Elena retira son gilet tactique, puis sa chemise collée à sa peau. Elle resta en sous-vêtements techniques, la peau marbrée par les bleus violacés. Rafael s'approcha. Il n'utilisait pas de gants. Ses doigts s'enfoncèrent dans la plaie de l'épaule pour en extraire les débris de tissu, une indifférence brutale qui la choqua plus que la douleur elle-même.

— Tu as ce regard... murmura-t-il en versant l'alcool. Le regard de ceux qui ont déjà tout perdu et qui commencent à aimer ça.

Elena grimaça, ses doigts s'enfonçant dans les muscles de ses propres cuisses pour ne pas hurler. Elle fixait le torse de Rafael, lui aussi dénudé. Il était une carte de la violence : cicatrices de shrapnels, estafilades, et cette nouvelle plaie qui traçait un chemin rubis sur sa peau mate.

— Ton tour, Ortega.

Elle prit le flacon. En nettoyant sa blessure, elle sentit le tressaillement de ses muscles sous ses doigts. La chaleur qui émanait de lui était une fournaise. Rafael pivota brusquement et la plaqua contre le mur de béton froid. Le contraste thermique fut un court-circuit. Il posa sa main sur sa gorge, son pouce pressant la carotide.

— On est seuls au monde, Elena. Il ne reste que ce béton, ces armes, et cette envie de crever qui nous tient lieu de passion.

Il ne l'embrassa pas. Il se contenta de mordre la courbe de son cou, une morsure brève, sauvage, qui marqua la chair. Elena laissa échapper un râle de combat. Elle planta ses ongles dans ses avant-bras. L'air sentait le goudron, le sel et le sexe latent. Rien n'était propre. Tout était marqué par l'urgence.

Il la souleva sans effort, la pressant contre le ciment glacé. La domination de Rafael était totale, non parce qu'il était le plus fort, mais parce qu'il était le seul point fixe dans son univers qui s'effondrait. Elle sentait l'acier de son arme contre sa hanche et la dureté de son corps qui répondait à sa propre rage.

Un bruit de moteur, lointain, déchira la nuit. Rafael se figea, le regard déjà braqué sur la porte. Le prédateur sexuel s'était évaporé pour laisser place au tacticien.

— Habille-toi. Ils ont trouvé la trace.

Elena ramassa ses vêtements, ignorant les tremblements de ses membres. La soif de sexe était remplacée par la soif de sang. Elle arma son fusil, le bruit métallique de la pompe résonnant dans le bunker comme une ponctuation finale.

— On ne mourra pas, Ortega, souffla-t-elle en prenant position. J'ai encore trop envie de te voir ramper.

Il rit, un son sec, et se fondit dans l'obscurité.

— Garde une balle pour toi, au cas où, ajouta-t-il sans émotion. Je ne te laisserai pas entre leurs mains.

— Je sais. Je ferais la même chose pour toi.

Le premier phare balaya le mur extérieur. La nuit n'était plus une attente, elle était devenue une cible. Dans l'air saturé de sel, l'odeur de la poudre commença à monter. Dos à dos, ou presque, ils attendaient l'impact, liés par une passion née dans les décombres et cimentée par le béton. Le chapitre de leur exil s'achevait dans le tonnerre, laissant place à une guerre où le désir et la mort ne faisaient plus qu'un.

# Chapitre 7

## Le Pacte des Cendres

L'air dans l'appartement était une insulte. Une masse compacte de pression stagnante, chargée de l'odeur âcre du goudron qui fondait sur la route en contrebas et du sel poisseux qui remontait du détroit. Dans cette boîte de béton brut, le silence n'était pas un vide, c'était une présence. Un poids. Une chape de plomb posée sur leurs poitrines.

Rafael Ortega se tenait près de la baie vitrée sans tain. Sa silhouette, massive, découpée à la serpe, barrait l'horizon où le soleil s'écrasait comme une orange pourrie sur la mer d'Alborán. Il ne portait qu'un pantalon de treillis délavé et un débardeur noir qui moulait les muscles saillants de son dos, là où les cicatrices de Sierra Leone racontaient une histoire de fer et de feu que le monde civilisé feignait d'ignorer.

Elena était assise sur le seul fauteuil de la pièce. Une carcasse de cuir craquelé. Ses poignets portaient encore les marques rouges des liens qu'il avait tranchés une heure plus tôt. Elle ne massait pas sa peau. Elle ne montrait aucune faiblesse. Elle le regardait. Elle étudiait la cambrure de ses épaules, la tension dans ses trapèzes, la façon dont ses doigts, calleux et précis, jouaient avec un briquet Zippo usé. \*Clac. Flamme. Clac. Noir.\*

— Ils arrivent, Elena, lâcha Rafael sans se retourner. Sa voix était un grondement de gravier sous un pneu lourd. Pas les fédéraux. Pas tes collègues qui se pignolent dans des bureaux climatisés à Madrid. Les chiens d'Alvarez. Ceux qui ne posent pas de questions avant de vider leurs chargeurs.

Elena contracta la mâchoire. Sa gorge était sèche, tapissée de la poussière andalouse

qui s'insinuait partout.

— Tu as trahi ton propre sang, Ortega. Tu as descendu le neveu d'Alvarez dans cet entrepôt. Tu crois qu'ils vont te laisser une chance de t'expliquer ?

Rafael se tourna enfin. Ses yeux avaient la couleur du goudron frais sur une route chauffée à blanc, dépourvus de pitié, mais saturés d'une intelligence tactique.

— Le sang ne vaut rien quand il est corrompu par la pisse et la cocaïne. Alvarez est devenu vieux. Lent. Il fait des erreurs qui coûtent des millions. Il a envoyé ses tueurs pour me purger parce que je suis le seul à voir que le navire coule.

Il fit un pas vers elle. La semelle de ses bottes crissa sur le sol nu. Elena ne bougea pas, bien que chaque instinct de survie lui hurlât de fuir. L'aura de Rafael était une agression physique. Il dégageait une odeur de tabac noir, de sueur propre et de métal huilé.

— Tu connais les réseaux financiers, Elena. Tu es là pour ça. Tracer l'argent de la traite, l'argent qui transite par les ports francs de Tanger avant d'arroser la Costa del Sol. Tu as les codes. L'architecture de leur système de blanchiment est dans ta tête.

Il se pencha. Ses mains s'appuyèrent sur les accoudoirs, l'emprisonnant. Elena sentit son souffle contre son visage. Ses pupilles se dilatèrent. Pas la peur. L'adrénaline. Ce shoot pur et toxique que seuls les condamnés connaissent. Une part d'elle, qu'elle exérait, se nourrissait de cette menace.

— Je ne travaille pas avec les traîtres, murmura-t-elle. Sa voix était un fil d'acier.

— Tu travailleras avec celui qui te gardera en vie. Voilà le pacte, agent Elena. Tu m'ouvres les coffres numériques d'Alvarez. Tu les asphyxies. En échange, je te sers la tête de Manuel Alvarez sur un plateau.

Elena sentit son cœur cogner. Un rythme sourd, violent. La proximité de Rafael était une épreuve. Elle pouvait voir la cicatrice fine qui barrait son arcade, le mouvement

de sa pomme d'Adam. Il était une machine de guerre, mais dans ses yeux, elle voyait une solitude qui faisait écho à la sienne. Deux prédateurs acculés.

— Pourquoi moi ? Tu pourrais me torturer pour les codes.

Un sourire sans joie étira ses lèvres.

— La torture est pour les amateurs. J'ai besoin de ton génie, pas de tes cris. J'ai besoin que tu veuilles leur chute autant que moi. Ta haine est plus pure que ta morale.

Il avait raison. Elle détestait ces hommes qui vendaient de la chair humaine comme du bétail. Et elle commençait à respecter la brutalité honnête de Rafael. C'était un dégoût de soi mêlé à un désir déviant, une excitation qu'elle aurait voulu s'arracher de la poitrine.

— Si je refuse ?

Rafael approcha son visage à un souffle du sien. L'électricité statique faisait vibrer l'air.

— Si tu refuses, je te laisse ici. Ils finiront par entrer. Et ils ne seront pas aussi diplomates que moi. Ils te prendront tout. Ton savoir, ton corps, ta vie. Dans cet ordre. Ou dans le désordre.

Le silence retomba, asphyxiant. Elena fixa le regard de Rafael. Elle ne trouva que de la pierre.

— Je veux sa tête. Pas un procès. Je veux qu'il s'éteigne.

— Je te le promets.

Rafael tendit la main. Elena posa la sienne. Sa peau était rugueuse comme du papier de verre. Le contact envoya une décharge viscérale qui lui noua l'estomac. Il resserra sa prise, la tirant debout, collée à lui. Elle sentait la dureté de son buste, le rythme puissant de son cœur. L'odeur du danger était devenue un parfum sombre.

— Le pacte est scellé, Elena.

Sa main libre remonta le long de son bras, laissant une traînée de fièvre. Elle s'arrêta sur sa nuque, ses doigts s'immisçant dans ses cheveux emmêlés. Sa poigne était ferme, dominante. Elle ferma les yeux, honteuse de la moiteur qui envahissait sa peau.

— On ne revient pas en arrière, Elena. Tu n'auras plus que moi.

— Je n'ai jamais eu besoin de personne.

— C'est ce qu'on se dit tous pour supporter la nuit.

Il saisit son visage. Ses doigts pressèrent ses joues.

— Regarde-moi. On va brûler leur empire. Et quand il ne restera que des cendres et du sel, on verra ce qu'il reste de nous.

Il n'attendit pas. Il écrasa ses lèvres contre les siennes. Ce n'était pas de la romance. C'était un choc frontal. Une explosion de goût ferreux et de besoin sauvage. Elena répondit avec une violence égale, ses ongles s'enfonçant dans les muscles de ses épaules. Rafael grogna, un son animal, et la poussa contre le mur. Le béton froid dans son dos, la fournaise de son corps devant. Une étreinte carnassière de parias.

— Ton ordinateur est sur la table, dit-il en s'écartant d'un pouce, la voix plus rauque que jamais. Commence.

Elena resta immobile, le corps vibrant. Elle se détacha de lui, ses jambes instables, et s'assit devant l'écran. La lumière bleue éclaira son visage spectral. Rafael se posta derrière elle, ombre protectrice et menaçante. Sa main se posa sur son épaule, une pression lourde, possessive.

— On commence par quoi ?

— Par la Banque de Gibraltar. On va leur couper l'oxygène financier.

Elle entra la première ligne de code. Le premier domino. Rafael resserra son étreinte,

fixant les chiffres qui défilaient, reflets d'une apocalypse qu'ils déclenchaient ensemble.

— C'est fait, murmura-t-elle.

— Ce n'est que le début.

Le silence qui suivit le clic fut dévoré par le sifflement du ventilateur. Elena tapa la dernière séquence, ses doigts glissant sur les touches malgré la sueur. Elle sentait le regard de Rafael, un laser sur sa nuque.

— On est dedans, lâcha-t-elle. C'est une artère ouverte.

Rafael se pencha. Elle sentit la masse de ses muscles contre son dos. L'odeur de savon bas de gamme et de métal envahit ses sens.

— Montre-moi les flux.

Elle fit défiler les comptes. Des millions d'euros devenus pixels vulnérables. Rafael posa sa main sur la sienne, clouant ses doigts au clavier. La rudesse de sa peau contre la sienne était une agression silencieuse.

— Ils vont s'entretuer pour les restes, murmura-t-il. Tu réalises ce que tu fais ?

— Je détruis. C'est pour ça qu'on m'a envoyée ici.

— Non, corrigea-t-il en enserrant son poignet. Tu le fais pour moi. Tu as franchi la ligne. Tu as signé pour les cendres.

Son pouce traça des cercles sur sa veine. Elena sentit une chaleur insidieuse nicher au creux de son ventre. C'était toxique. Elle reconnaissait la manipulation, mais ici, les manuels n'étaient que du papier brûlé. Elle se leva, cherchant à fuir, mais resta coincée entre le métal de la table et le corps de Rafael.

— Pourquoi trahir les tiens, Rafael ?

— Les Alvarez ne sont pas les miens. Ce sont des porcs. Moi, je suis un soldat. Un soldat sans armée finit toujours par brûler la caserne.

Il effleura sa joue. Une douceur terrifiante. Ses doigts descendirent le long de son cou, s'arrêtant sur son pouls frénétique.

— Et toi, Elena... tu es ma seule alliée. Ma seule distraction.

— Je ne suis pas une distraction. Je suis ton arrêt de mort si tu rates ton coup.

— On est déjà morts. On négocie juste la durée de l'agonie.

Il la saisit par la taille et la souleva sur la table. Le froid de l'aluminium contre ses cuisses nues la fit tressaillir. Il s'imposa entre ses jambes. Une prise de territoire brute. Elena agrippa ses revers, ses doigts crispés. Elle voulait le repousser, mais ses mains le tiraient vers elle. Il colla son bassin au sien. Électrique. Viscéral.

Le baiser fut un assaut. Une collision de dents et de désespoir. Il goûtait le sel et la fureur. Rafael empoigna ses cheveux, exposant sa gorge, ses lèvres mordant sa peau.

— On va tout brûler, Elena. Et sur les cendres, il ne restera que nous.

Elle abandonna la lutte. Elle n'était plus l'agent. Plus la proie. Elle était l'épouse de guerre d'un homme qui n'avait plus rien à perdre. Sa main remonta la nuque de Rafael, s'agrippant à lui dans une tempête de goudron.

Il se détacha, ses yeux brûlant. Il sortit un couteau à cran d'arrêt. \*Clic.\* La lame froide se posa contre sa joue.

— Si tu me trahis, je ne te tuerai pas. Je te marquerai pour que tu te souviennes de chaque seconde jusqu'à ton dernier souffle.

— Je ne te trahirai pas. Je veux voir le visage d'Alvarez quand il comprendra qu'il est ruiné.

Il rétracta la lame. \*Clac.\*

— Alors travaille. Tue-les avec tes doigts de fée. Moi, je m'occuperai du reste avec mes mains de boucher.

Il s'écarta, la laissant tremblante. Il retourna à la fenêtre. Elena se repositionna. Ses

mains tremblaient, mais son regard était sec. Elle entra la ligne finale.

— Rafael ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il restera de nous ?

— Le territoire, Elena. Et ceux qui ont eu le courage de le prendre.

Elle tapa "ENTER". Le chaos était en marche.

Le silence fut brisé par un cri strident. Une meuleuse thermique attaquait les gonds de la porte. Des larmes de feu blanc jaillirent dans le couloir. Elena épaula son Glock. Ses mains verrouillées. Son corps basculé. Elle ne pensait plus à la justice. Juste à la trajectoire.

Le fracas. La porte vola en éclats. Une grenade assourdissante roula. \*Bang.\* Une gifle monumentale. Ses oreilles sifflèrent, mais sa vision resta focalisée par l'adrénaline acide. Des ombres en kevlar surgirent.

Rafael ouvrit le bal. Trois éclairs. Trois détonations sèches. Les deux premiers sicaires basculèrent, leurs masques repeints par une brume de sang et de matière grise.

— Bouge ! hurla Rafael.

Elena plongea. Une rafale de MP5 laboura le mur. Elle riposta. Deux balles dans le plexus du tireur. Elle sentit le recul douloureux remonter dans son poignet marqué, une décharge de pouvoir pur. L'homme s'affaissa avec un râle.

Rafael était le marteau, Elena l'enclume. Dans l'étroitesse de la pièce, la violence était graphique. Os craqués. Semelles glissant dans le sang tiède. Un sicaire brisa la baie vitrée. Rafael ne tira pas. Il lui saisit le bras, pivota, et utilisa le couteau de l'intrus pour lui trancher la gorge. Un bruit de tissu déchiré. Le sang jaillit, poisseux, éclaboussant le visage de Rafael. Il ne cilla pas.

Il saisit le visage d'Elena. Ses mains étaient rouges.

— Tu sens ? C'est l'odeur de leur peur.

Elle haletait, ses narines frémissant sous l'odeur du fer. Elle agrippa sa veste.

— On ne va pas attendre. On va les chercher.

Ils se ruèrent vers l'escalier. Rafael balayait l'espace. Elena couvrait ses arrières. Au garage, l'essence et la poussière stagnaient. Deux ombres se détachèrent des piliers. Professionnels. Ils visèrent.

Elena plongea, roulant sur le béton qui lui arracha la peau de l'épaule. Elle fit feu par-dessous une voiture. L'homme hurla, cheville broyée. Rafael chargea le second. Une vision de terreur. Il encaissa une balle dans l'épaule sans ralentir. Il percuta le tireur, brisant ses côtes contre le béton, avant de lui briser les cervicales d'un coup sec. \*Crac.\* Final.

Rafael se releva, livide. Sa main pressait son épaule où le sang imbibait le tissu.

— Tu es touché, dit Elena, la voix tremblante.

— C'est de la viande.

Il l'écrasa contre la Porsche noire. Le baiser goûta le sel et la poudre.

— Si on meurt, je t'emmène en enfer. Tu es à moi.

— Je n'appartiens à personne. Mais je verrai le monde brûler avec toi.

Il déverrouilla la voiture. Le moteur rugit. Un monstre de métal. Rafael passa la première, ses mains ensanglantées sur le cuir. Elena vérifia son chargeur, le visage maculé de suie.

— Accroche-toi.

La voiture bondit. Pneus hurlant. Ils foncèrent vers le portail de fer. Le choc fut

assourdissant. Métal tordu. Verre explosant en diamants de sang. Ils jaillirent dans la nuit, deux spectres lancés à travers les oliveraies.

Le moteur hurlait dans la montée des collines. Dans le rétroviseur, l'appartement n'était plus qu'un brasier. Leur passé, leurs noms, tout s'effaçait.

Il ne restait que le pacte.

Et le sang qui n'avait pas encore coulé.

# Chapitre 8

## Go-Fast Nocturne

L'obscurité de l'Andalousie n'est jamais vraiment noire. C'est un bleu pétrole, épais, saturé par les vapeurs d'essence qui remontent du port d'Algésiras et la poussière rousse des oliveraies qui ne dorment jamais. Dans l'habitacle de l'Audi RS6, l'air est une masse solide. La climatisation crache un souffle glacé qui meurt instantanément contre la peau brûlante d'Elena. Elle a les mains soudées au cuir du volant, les jointures blanchies par la tension. À côté d'elle, Rafael est une silhouette d'inertie brute. Il ne sent pas la sueur qui perle à la tempe d'Elena ; il vérifie son chargeur pour la troisième fois. Le clic-clac du métal est le seul métronome de cette attente de prédateurs.

— Ils sont à deux minutes, dit-il. Sa voix est un grondement sourd, une directive technique dépourvue d'émotion.

Elena ne répond pas. Ses pupilles sont dilatées, captant la moindre lueur de lune sur l'asphalte défoncé. Elle sent le moteur gronder sous ses pieds, une bête de sept cents chevaux qui ne demande qu'à rompre sa laisse. Elle n'est plus l'agent infiltré, elle n'est plus la femme qui trahit ; elle est le pilote d'un destin de sang. Elle sent le dégoût de sa mission s'évaporer, remplacé par une jouissance pure, celle de la vitesse et de la mort imminente.

— Éteins tout, ordonne Rafael.

Elle bascule l'interrupteur. Le tableau de bord s'évanouit. Ils sont désormais invisibles, tapis dans l'ombre d'un entrepôt qui sent le poisson pourri et le goudron chauffé à blanc. Le silence qui suit est plus violent qu'une déflagration. On entend

seulement le tic-tac du métal qui refroidit et leur respiration synchrone.

Au loin, un vrombissement s'élève. Trois Range Rover noirs, fonçant à tombeau ouvert, chargés de trois tonnes de résine, fendant l'air comme des balles de plomb.

— Maintenant, lâche Rafael.

Elena écrase l'accélérateur. Les pneus hurlent, mordant le bitume avec une fureur primitive. L'Audi bondit, projetant une gerbe de graviers. Le choc de l'accélération la plaque contre son siège, l'air expulsé de ses poumons. 160, 200, 240 km/h. Le paysage n'est plus qu'une traînée floue de murs à la chaux et de cactus squelettiques.

Rafael abaisse sa vitre. Le vent s'engouffre, un ouragan de chaleur et de sel. Il sort le canon de son fusil d'assaut. Dans le rétroviseur, Elena voit son regard : le vide absolu.

— Reste à gauche. Je veux le pneu avant droit.

Elena braque. La voiture danse sur la limite de l'adhérence. Elle se rapproche à quelques centimètres du flanc du Range Rover. Elle voit le visage du conducteur adverse, une grimace de terreur éclairée par la lune. Rafael presse la détente.

\*Tac-tac-tac.\* Les détonations sont sèches. L'odeur de la poudre brûlée envahit tout, âcre, métallique. Le Range Rover fait un écart violent, son pneu explose dans un lambeau de caoutchouc et de flammes. Le véhicule de deux tonnes tangue, frotte la glissière dans une gerbe d'étincelles, avant de partir en tonneau dans un fracas de métal broyé.

— Le deuxième, dit Rafael. Pas un mot de félicitation. Juste la suite du plan.

L'adrénaline est un venin. Elena accélère encore. Le deuxième véhicule tente de les envoyer dans le ravin. Un coup de volant sec, brutal. Le choc des carrosseries envoie

une vibration jusque dans ses dents. La lunette arrière vole en éclats sous une rafale adverse. Rafael se penche, son corps musclé à moitié hors de la portière, ancré par une force de volonté surhumaine. Il tire. Précision de métronome. Le pare-brise du poursuivant se constelle de trous. Le conducteur s'effondre sur le klaxon, un hurlement strident qui déchire la nuit alors que le véhicule s'encastre dans un muret.

Le troisième Range Rover pile et tente un demi-tour désespéré. Elena tire le frein à main. L'Audi pivote à 180 degrés dans un nuage de gomme brûlée. C'est une exécution. Coincé entre la montagne et la mer, le dernier go-fast finit sa course dans un fossé, le moteur fumant.

Elena pile. Les freins en céramique hurlent. La voiture s'immobilise dans un silence de fin du monde, enveloppée par la poussière rousse. La chaleur qui se dégage du bloc est une caresse étouffante. Elena lâche le volant. Ses mains tremblent. Rafael se tourne vers elle. Son visage est marqué par une griffure de verre, un filet de sang sombre coule le long de sa mâchoire.

— On est vivants, parvient-elle à articuler. Sa voix est rauque.

Rafael tend une main. Ses doigts calleux, tachés de suie, s'enfoncent dans sa chevelure. Il tire sa tête en arrière avec une brutalité qui est une revendication territoriale. Elena gémit, un son qui se perd entre la protestation et l'invitation. Elle plonge son regard dans le sien et n'y voit aucune pitié.

— Tu as conduit comme une reine, murmure-t-il.

L'odeur de Rafael l'envahit : tabac noir, sueur froide, et cette note de fer propre aux hommes qui viennent de frôler la faucheuse. Elena agrippe sa veste tactique, le tirant vers elle. Elle veut que la violence de l'action se transmute. Leurs lèvres se percutent avec la violence d'un accident frontal. Ce n'est pas un baiser, c'est un combat. Ils se goûtent, le sang de Rafael se mélangeant à la sueur salée d'Elena.

Il la soulève, la tirant hors de l'habitacle pour la plaquer sur le capot brûlant de l'Audi. Le métal chauffe ses cuisses, les débris de verre du pare-brise brisé crissent sous son dos. Chaque poussée de Rafael l'enfonce davantage dans les éclats ; elle sent le sang perler dans ses omoplates, mais la douleur n'est qu'un carburant. Il n'y a pas de romantisme ici. Juste le besoin de se sentir vivant alors que la mort rode dans les épaves fumantes. Ses mains à lui marquent sa peau, laissant des empreintes rouges sur ses hanches.

— Tu es à moi, Elena. Pas au cartel. Pas à ton agence. À moi.

Il le dit contre son cou, sa voix vibrant dans ses os. Elle répond en enfonçant ses ongles dans ses épaules massives, cherchant à briser son inertie. Elle accepte cette domination parce qu'elle sait qu'elle est la seule à pouvoir l'appivoiser. Elle est l'étincelle dans sa chambre de combustion. L'orgasme les fauche comme une rafale, un spasme violent né du goudron et du sang.

Le silence finit par retomber, entrecoupé par le craquement de la tôle qui refroidit. La trêve est finie. Rafael se redresse, redevenu le soldat de plomb.

— Sort de là, ordonne-t-il. Les flics ne sont que la moitié du problème. Alvarez a envoyé une deuxième équipe.

Ils abandonnent l'Audi mourante et s'enfoncent dans les oliviers centenaires. La terre est sèche, une poussière fine qui étouffe leurs pas. Ils atteignent une vieille finca en ruine où Rafael a caché une BMW noire, leur roue de secours.

— Monte.

Alors qu'ils s'élancent sur une piste de terre, les phares des hommes d'Alvarez balayent l'horizon derrière eux. Elena regarde ses mains : elles sont noires de suie et

de sang séché. Elle se sent vide, mais d'un vide aiguisé.

— On descend vers le Détroit, dit Rafael sans la regarder. Si on leur retire le passage, on leur retire l'air. On va les asphyxier.

Il s'arrête en haut d'une crête surplombant la mer. Il sort de la voiture, un bidon d'essence à la main, et commence à arroser la BMW après l'avoir vidée de leur équipement. L'odeur de l'essence, entêtante et toxique, emplit l'espace. C'est l'odeur de leur passé qui s'évapore. Il sort un briquet. La petite flamme danse dans le noir, éclairant les traits durs de son visage.

— Pour les cendres, murmure-t-il.

Il lâcha le briquet. Le feu prit instantanément. Une colonne de flammes orange et bleue déchira la nuit. Elena regarde le brasier, les reflets dansant dans ses yeux clairs. Le sang, les preuves, les doutes : tout disparaît dans la fournaise. Rafael pose sa main dans le bas de son dos, une pression ferme.

— On y va. Ensuite, on chasse.

Ils tournent le dos à l'incendie et s'enfoncent dans les broussailles. Deux ombres se découpant sur le rideau de feu. La route est longue, le sang est frais, et la guerre ne fait que dévorer ses premiers enfants. Elle sent la trace de Rafael sur sa peau, la morsure du verre dans son dos, et le poids de son arme. C'est tout ce dont elle a besoin. L'Andalousie peut bien brûler. Ils en sont l'étincelle. Elle épaula son arme. \*Click.\* La nuit n'attendait plus que le premier coup de feu pour s'embraser totalement.

# Chapitre 9

## Fréquence Fantôme

L'air n'était plus de l'oxygène. C'était un linceul de plomb, poisseux, chargé de l'odeur écœurante du jasmin qui crevait sous la canicule et du goudron dégorgeant des routes. Dans cet appartement de béton brut, les murs exsudaient une moiteur rance qui collait la soie du déshabillé d'Elena à la cambrure de son dos. Chaque inspiration était une lutte. Dehors, la Costa del Sol n'était qu'une cicatrice lumineuse sur la peau sombre de la Méditerranée.

Elena s'accroupit dans l'ombre de la kitchenette, là où le carrelage écaillé gardait une trace de fraîcheur illusoire. Ses doigts tremblaient. Elle détestait ce réflexe. Ses ongles grattèrent le contreplaqué jusqu'à trouver l'excroissance de plastique. Un clic sec. Le boîtier était là. Un émetteur-récepteur volé à l'arsenal avant sa plongée dans les ténèbres du clan Alvarez.

Elle ne regarda pas la porte. Elle savait que Rafael était là, dans la pièce principale, à écouter le silence. Ortega ne dormait jamais ; il se mettait en veille, comme une arme chargée. Sa présence était une masse de gravité qui déformait tout. Il était le prédateur qui lui avait sauvé la mise, mais il restait son geôlier.

Elle brancha l'oreillette. Le plastique froid contre son conduit auditif lui arracha un frisson. Elle activa la fréquence fantôme. Une friture électrique, métallique, sale.

— Ici Alpha-Six, murmura-t-elle. Sa voix était un souffle érodé par le manque de sommeil. Code : Orchidée Noire. Répondez.

Une goutte de sueur traça un sillon de sel entre ses seins. Son cœur cognait contre ses

côtes, métronome détraqué.

— Alpha-Six, ici la Base. Identifiez-vous.

La voix de Varga était synthétique, dénuée d'humanité. L'homme portait des costumes à trois mille euros dans des bureaux climatisés à Madrid pendant qu'elle pourrissait ici, entre le sang et la poussière.

— Elena. Je suis grillée, Varga. Ortega sait tout. Mais le cartel implose. J'ai besoin d'une extraction. Immédiate. Zone Delta.

Le silence s'étira, pesant comme un linceul.

— Elena, dit enfin la voix, plus glaciale que le givre. Ta couverture est compromise. Ton utilité tactique est tombée à zéro. L'opération est close. Officiellement, tu n'existes plus. Tu es un dommage collatéral. Bonne chance.

Le clic de la déconnexion résonna comme un coup de grâce. Puis, le vide.

Elle retira l'oreillette, le bras lourd. Ils l'avaient jetée. Une douille usagée après un carnage. Elle resta prostrée sur le sol crasseux, les poumons brûlants. La trahison avait un goût de cuivre.

— Ils ne viendront pas.

La voix de Rafael tomba d'en haut, minérale. Il se tenait à l'entrée de la cuisine, silhouette massive découpée par le néon qui grésillait au plafond. Son débardeur noir moulait les muscles de son torse, sa peau luisait de sueur, ses bras étaient une fresque de cicatrices sombres.

— Tu écoutais, cracha-t-elle sans sursauter.

— Pas besoin. Je connais leur espèce. Ils t’ont envoyée ici pour mourir, Elena. On envoie une sonde dans une plaie pour voir jusqu’où va l’infection. Une fois qu’on a la réponse, on jette la sonde.

Il s’approcha. Sa démarche était une économie de mouvement. Il s’accroupit devant elle. Son odeur l’envahit : tabac noir, poudre à canon et ce sillage d’homme, brutale, qui lui retournait l’estomac autant qu’il l’attirait. Une chaleur émanait de lui, un brasier intérieur.

Sa main épaisse saisit son menton. Il força son visage à se lever. Ses yeux étaient deux puits d’obsidienne.

— Regarde-moi, ordonna-t-il. Sa voix était une caresse de papier de verre.

Elle tenta de se dégager. Sa prise était un étau. Elle sentit le froid de l’acier de son arme, glissée dans son dos, contre sa propre hanche alors qu’il se rapprochait.

— Tu es seule, Elena. Plus de patrie. Plus d’insigne. Juste ta carcasse. Pour eux, tu es déjà un cadavre.

— Et pour toi ? demanda-t-elle dans un souffle. Une monnaie d’échange ?

Le pouce de Rafael glissa sur sa lèvre inférieure, l’écrasant. Il n’y avait aucune tendresse, seulement une possession tactique.

— Tu es mon arme, répondit-il. Et je ne jette jamais une arme qui fonctionne.

Il se rapprocha encore. La tension était un câble d’acier tendu à rompre. Elle détestait la façon dont son corps réagissait à sa proximité, cette trahison biologique qui faisait battre son sang plus vite là où il la touchait. Il était le monstre, mais il était le seul à

dire la vérité. Elle détestait l'odeur du sang séché sur ses phalanges, pourtant, c'était précisément ce qui la faisait mouiller.

— Ils vont envoyer des tueurs, Elena. Pour t'effacer.

Sa main quitta son menton pour descendre le long de sa gorge, s'attardant sur la pulsation rapide de sa carotide. Il sentait sa peur, sa vie qui battait sous ses doigts. Il pourrait lui briser la nuque. Au lieu de cela, il resserra sa prise, juste assez pour lui rappeler qui était le maître.

— Alors on change les règles, dit Rafael. On joue pour le sang. Le nôtre.

Il se releva, l'entraînant d'un geste brusque. Elle se retrouva collée contre son torse, la rudesse du coton contre ses seins.

— Prépare tes affaires. On bouge. Les Alvarez ont envoyé une équipe de nettoyage de Marbella. Ils seront là avant l'aube.

Elle le retint par le bras, ses doigts s'enfonçant dans le muscle dur.

— Pourquoi me garder, Rafael ?

Il s'arrêta sans se retourner. Ses épaules larges barraient l'horizon.

— Parce que tu es la seule à voir le monde tel qu'il est vraiment, Elena. Un charnier sous le soleil.

Elle rejoignit Rafael dans le salon. Il chargeait des fusils d'assaut, ses gestes étaient d'une précision chirurgicale. Elle ramassa son Glock 17. Métal froid. Rassurant. Seize balles. Seize chances.

Ils sortirent, laissant derrière eux l'odeur du jasmin crevé. Dans le couloir sombre, leurs pas résonnaient comme des battements de cœur dans une poitrine de béton. La Toyota Land Cruiser les attendait dans l'ombre du garage. Rafael prit le volant, Elena s'installa, son fusil entre les genoux.

Le moteur gronda, bête de métal dévorant le bitume. La route montait vers les sommets de la Sierra de las Nieves. À chaque virage, les phares balayaient le vide. L'habitacle était une cocotte-minute de cuir et de gasoil.

— Dans dix minutes, on atteint le pic, dit Rafael. Le relais de l'agence ne peut plus masquer ton signal. Si tu veux leur parler, c'est maintenant.

Il arrêta le véhicule sur un promontoire. Le silence n'était pas un repos, c'était une menace. Elena descendit, sentant le regard de Rafael dans son dos, un poids physique entre ses omoplates. Elle s'accroupit, extirpa le transpondeur de sa botte et l'activa.

— Ici Condor 1-9. Identification : Sierra-Oscar-Sept-Huit. Extraction immédiate.

Un silence de plomb suivit. Puis, la voix de synthèse :

— Négatif, Condor 1-9. Votre statut a été réévalué : "Actif compromis irrécupérable". L'opération est clôturée. Détruisez votre matériel.

Le signal se coupa. Un bip sec, comme un coup de grâce. Elle resta à genoux dans la poussière. Administrativement morte. Une ombre s'étira au-dessus d'elle.

— Le silence est assourdissant, n'est-ce pas ? murmura Rafael.

Elle se releva, bête acculée, la main sur son couteau. Rafael fit un pas.

— Ils t'ont donné un matricule, je te donne une vie, dit-il, sa voix vibrant contre ses

lèvres. C'est toi et moi. Pour le sang.

Il l'attrapa par le poignet et l'attira contre lui. La chaleur de son corps était une agression. Il la plaqua contre le capot encore chaud de la Toyota. Le métal brûlait à travers son pantalon, mais elle ne sentait que la masse de l'homme qui l'écrasait. Ses mains remontèrent sous son t-shirt, cherchant la peau nue. Elena ferma les yeux, sa tête basculant en arrière. Elle agrippa ses épaules massives, ses ongles s'enfonçant dans sa chair à travers la chemise. Elle voulait lui faire mal autant qu'il la faisait se sentir vivante.

— Dis-le, ordonna Rafael. Dis que tu ne leur appartiens plus.

— Je ne suis à personne, répondit-elle entre ses dents.

Il pressa ses lèvres contre les siennes. Une collision. Ça goûtait le sel et la fin du monde. Il l'assit sur le capot. Les phares découpèrent leurs silhouettes contre la roche rouge, créant l'ombre d'une chimère à deux têtes dévorant la nuit.

— On a une longue route, Elena. Algeciras. Le hangar 12. C'est là qu'on commence l'incendie.

Quarante minutes plus tard, ils atteignaient le port. L'air était saturé de fioul lourd et de sel corrompu. Ils s'engouffrèrent dans le collecteur d'eaux usées. L'odeur était une insulte : excréments et pourriture. Ils rampèrent dans l'ordure pour atteindre la lumière du brasier.

Lorsqu'ils émergèrent dans le hangar par la trappe de fer, les néons blafards les aveuglèrent. Des gardes armés patrouillaient près du bureau vitré. Rafael épaula son HK416.

— Maintenant, murmura-t-il.

Le premier coup de feu déchira le hangar. Elena pivota, le béton râpant ses genoux. Un garde surgit. Elle pressa la détente. Le plomb pulvérisa l'os pariétal, projetant une mélasse grisâtre sur les bidons d'huile.

Rafael glissait entre les palettes, ombre précise. Ses tirs étaient cadencés. \*Paff-paff.\* Le chaos était total. L'air saturé de poussière de chaux lui brûlait les poumons. Elle se jeta derrière un montant de tôle, rechargeant d'un geste mécanique.

— Flanc gauche ! hurla Rafael.

Elle abattit un second homme, dont le crâne explosa contre un rack métallique. Le mélange de rouge et de noir peignit un tableau hideux sur le sol. Rafael fut à ses côtés en un instant. Elle sentait la chaleur de son corps, une fournaise.

Ils atteignirent le bureau. Rafael fit voler la vitre en éclats. Un homme tomba du premier étage dans un craquement d'os secs. Elena monta les marches, le cœur battant contre ses côtes. Le bureau était un désastre de papiers ensanglantés.

— On a les noms, dit Rafael, fourrant les dossiers dans un sac. De quoi déclencher une guerre civile.

Il se tourna vers elle. Dans l'espace confiné, l'air devint organique. Il réduisit l'espace, son haleine chaude sur ses lèvres.

— Prête à être une fantôme ?

Elle attrapa son col, le tirant vers elle. Leurs lèvres se rencontrèrent dans un choc brutal. Rafael l'ancra contre le bureau jonché de preuves. Le froid de l'acier d'un pistolet posé sur la table mordit sa cuisse.

— Je n'ai jamais été autre chose, murmura-t-elle.

Ils quittèrent le hangar alors que les sirènes hurlaient. Le soleil déclinait, jetant des reflets sanglants sur le détroit. Ils montèrent dans la Seat Leon noire qui attendait, moteur râlant.

— Où est-ce qu'on va ? demanda-t-elle, ses mains noires de poudre.

— Dans les zones d'ombre. On va devenir leur pire cauchemar.

Elle ferma les yeux, laissant le vent chaud fouetter son visage. La fréquence fantôme s'était tue, mais une nouvelle mélodie commençait. Elle posa sa main sur celle de Rafael, sur le levier de vitesse. Il serra ses doigts. Une prise de possession. Un pacte.

La voiture s'enfonça dans le crépuscule andalou. Devant eux, la terre était prête à être mise à feu et à sang. Elena n'était plus une infiltrée. Elle était une complice. Une prédatrice.

— Ne t'endors pas, Elena. La guerre ne fait que commencer.

Elle esquissa un sourire qui n'avait plus rien d'humain.

— Je ne compte pas dormir, Rafael. Plus jamais.

# Chapitre 10

## L'Assaut du Cortijo

Le soleil de quatorze heures n'était pas une lumière, c'était une agression. Une chape de plomb blanc qui écrasait le cortijo, faisant vibrer l'air au-dessus des tuiles romaines cuites par les siècles. À l'intérieur, l'ombre n'apportait aucun repos. Elle était épaisse, chargée de la poussière des murs qui s'effritaient et de l'odeur rance de l'huile d'olive stockée dans de vieilles jarres.

Le premier impact ne fut pas un bruit, mais une onde de choc. Une balle de .308 atomisa la brique comme du papier de verre, projetant un nuage de chaux vive qui brûla les poumons. Puis, le tonnerre arriva. Sec. Définitif.

Rafael ne cria pas. Il n'était pas homme à offrir ce genre de satisfaction au vide. Il bascula en arrière, son corps de cent kilos heurtant le sol en terre battue avec la lourdeur d'un sac de ciment. Le sang, d'un rouge presque noir sous cette clarté crue, imbiba immédiatement sa chemise en lin, s'étendant comme une carte d'état-major maculée de boue.

— Rafael !

La voix d'Elena claque, dépouillée de toute hystérie. Elle se jeta au sol, ignorant la brûlure du frottement sur ses coudes nus, alors qu'une deuxième rafale labourait le bois vermoulu de la porte, envoyant des éclats de chêne voler comme des poignards. Il respirait encore, un sifflement rauque s'échappait de sa gorge. Ses yeux, d'ordinaire deux blocs d'obsidienne impénétrables, cherchaient un point fixe au plafond. La douleur était là, verrouillée derrière une mâchoire serrée que même le plomb ne parvenait pas à briser.

— L'épaule, grogna-t-il. Traversé.

Sa main droite, épaisse et calleuse, chercha instinctivement son arme à la ceinture. Ses doigts tremblaient. Un micro-mouvement que seule Elena remarqua. Le monolithe se fissurait.

— Ne bouge pas, ordonna-t-elle.

Elle ne lui demanda pas la permission. Elle déchira la manche, exposant le désastre. La balle était entrée par la clavicule, ressortie plus bas, emportant un morceau de trapèze. Ça pissait le chaud. L'odeur de la chair brûlée par la rotation du projectile se mélangeait à celle du tabac froid qui imprégnait les murs. Dehors, le vrombissement des moteurs s'intensifiait. Les Alvarez ne venaient pas pour discuter.

— Ils sont au moins six, lâcha Rafael, sa voix n'étant plus qu'un râle de commandement. Ils vont flanquer par le verger... l'angle mort...

Il essaya de se redresser, mais le choc systémique le rattrapa. Sa tête retomba. Pour la première fois, il n'était plus le prédateur. Elena sentit une décharge d'adrénaline pure, glaciale. Elle posa sa main sur le torse de l'homme, sentant le battement irrégulier de son cœur.

— Regarde-moi, Rafael. Je prends le commandement. Donne-moi ton arme.

Il hésita une fraction de seconde. Son instinct de mâle alpha lutta contre l'évidence. Puis, dans un geste qui valait tous les serments, il lâcha la crosse de son Sig. Leurs doigts se frôlèrent, un contact électrique, moite, chargé de l'électricité statique du combat.

— Tue-les, Elena, souffla-t-il. Tous.

Elle se releva, s'accroupissant derrière le muret. Elle s'empara du fusil d'assaut posé sous la table de ferme, sentant le polymère froid et la promesse de massacre qu'il contenait. Le monde extérieur était saturé de blanc. La chaleur déformait les silhouettes qui s'approchaient à travers les oliviers. Elle n'était plus l'infiltrée. Elle était la lame.

Elle apparut à la fenêtre sud. Un sicario s'avavançait à découvert. Elena ne lui laissa pas le temps de réaliser l'erreur. Elle pressa la détente. Deux coups. Rapides. La tête de l'homme explosa en une brume écarlate qui vint tacher les feuilles argentées. Son corps s'effondra comme une marionnette dont on aurait coupé les fils.

Les cris de rage éclatèrent. Les rafales reprurent, plus désordonnées. Elena retourna vers Rafael. Il s'était traîné contre le mur, laissant une trace sombre sur la chaux. Il la regardait faire, un mélange de fierté sauvage et de douleur gravé sur les traits.

— Ils vont arroser les fenêtres... Ils veulent nous fixer pendant que les autres entrent par le cellier.

— Je sais.

Elle attrapa un sac de grenades. Son regard croisa le sien. Dans cette odeur de mort imminente, la tension érotique était une morsure. C'était le lien des condamnés. Il saisit sa cheville de sa main valide, ses doigts s'enfonçant dans sa chair.

— Si tu ne reviens pas... j'active la charge sous le plancher. On part ensemble.

Un sourire froid étira les lèvres d'Elena. C'était la seule déclaration d'amour qu'elle pouvait accepter d'un monstre.

— Garde ton doigt sur le détonateur, Ortega. Mais pas pour nous.

Elle s'élança vers le fond de la maison. Elle atteignit la porte du cellier juste au moment où le premier coup de bélier résonnait. Le bois craqua. Elle percuta la porte de son épaule, utilisant l'effet de surprise. Elle saisit le visage du premier homme, enfonçant ses pouces dans ses orbites avec une sauvagerie calculée, avant de lui loger une balle sous le menton. Elle dégoupilla une grenade, compta deux secondes, puis la fit rouler au sol.

L'explosion dans l'espace confiné fut apocalyptique. Elle bondit à travers les décombres et les corps déchiquetés. Dehors, le soleil la frappa de nouveau. Elle fit feu en marchant, abattant un homme derrière un vieux pressoir. La balle traversa le bois pourri pour lui atomiser le plexus.

Il n'en restait que deux, terrés derrière leur SUV. Elena sentait le goût du sang et de la poudre sur ses lèvres. Elle était belle de cette beauté terrifiante qu'ont les prédateurs en fin de traque. Une rafale lui répondit. Elle plongea, mais un bruit différent fit vibrer le sol.

Rafael était debout dans l'embrasure de la porte défoncée. Il tenait son arme de poing d'une main, son autre bras pendant inutilement, inondé de pourpre. Il ne tirait pas pour tuer, il tirait pour faire diversion.

— Maintenant ! rugit-il.

Elena bondit sur le capot brûlant du véhicule, plongea son arme par-dessus le toit et vida son chargeur. Le silence retomba brutalement. Seul le craquement du métal qui refroidit subsistait. Elle sauta au sol et courut vers Rafael. Il s'effondrait. Elle le rattrapa, son poids l'entraînant sur les dalles de terre cuite.

— On a fini, Rafael.

Il leva sa main ensanglantée, effleurant la joue d'Elena, laissant une traînée de rubis sur sa peau. Aucune douceur, seulement une marque de propriété.

— Tu es une arme, Elena. Ma plus belle erreur.

Elle ne perdit pas de temps. Elle le traîna vers l'ombre épaisse d'un hangar de tôle rouillée en bordure de propriété, là où l'air stagnait, saturé d'une odeur de fer et de sel. Elle le projeta contre un établi. La lumière tombait des verrières brisées en lames de couteau.

— Montre-moi.

Elle trancha sa chemise. Le flanc était une géographie de cauchemar. Elena ne tremblait pas ; elle était redevenue la machine. Elle déversa une bouteille d'antiseptique directement sur la plaie ouverte. Le corps de Rafael se cambra. Un rugissement rauque monta de sa gorge alors que ses mains se refermaient sur les poignets d'Elena avec une force de broyeur.

— Tue-moi... ou soigne-moi... mais ne reste pas entre les deux.

— Tais-toi. C'est moi qui commande, maintenant.

Elle saisit l'agrafeuse cutanée. Le clic métallique résonna dans le silence lourd. \*Clac.\* Le corps de Rafael tressaillit. \*Clac.\* C'était une intimité obscène, une pénétration d'un autre genre. Elle enfonçait les agrafes dans sa chair, scellant leur alliance dans la douleur brute. Ses mains brûlaient sur lui. Elle sentait la puissance sauvage qui sommeillait encore sous cette peau moite de sueur.

— Tu aimes ça, murmura-t-il, les yeux injectés de sang. Me voir vulnérable. Sous ta lame.

— Ne projette pas tes fantasmes sur moi, Ortega. Je te répare parce que j'ai besoin de tes yeux pour viser.

Elle finit de le sangler. Rafael réussit à se redresser, s'appuyant sur l'établi. Il était pâle, mais son regard avait retrouvé sa lucidité tactique.

— Les "Limpiadores" arrivent, Elena. Ils ne laissent rien derrière eux.

— Alors on va leur faire regretter le déplacement.

Elle récupéra deux fusils d'assaut dans une cache sous le plancher. Elle enfila un gilet tactique, ajustant les sangles sur sa poitrine dans une chorégraphie apprise dans l'ombre. Dehors, le grondement des moteurs s'arrêta. Le silence de la chasse.

— Si on s'en sort, murmura Rafael en vérifiant son arme de poing, je te tue moi-même.

— J'ai hâte.

Elle se glissa vers la porte. Elle n'était plus une infiltrée, elle n'était plus un agent. Elle était le bras armé d'une vengeance qui allait transformer cette terre en brasier. Elle jeta un dernier regard à Rafael, le monolithe fissuré mais debout.

— Prépare-toi, Ortega. On va leur montrer comment meurent les fantômes.

Elle ouvrit le feu. La guerre, la vraie, venait de commencer sous le soleil blanc de l'Andalousie.

# Chapitre 11

## Chirurgie de Fortune

L'air de la cave était une insulte aux poumons, une stase de moisi et de chaux vive qui faisait cloquer la peinture comme une peau brûlée. En haut, l'Andalousie crevait sous un soleil de plomb, mais ici, sous les dalles de cet entrepôt désaffecté, le froid était un rasoir émoussé. Il sentait le salpêtre, la vieille huile et le fluide ferreux.

Rafael était assis sur une caisse de munitions, le torse nu, une idole de bronze mat virant au gris sous la lueur d'une baladeuse. La plaie de son épaule gauche gueulait, une corolle de chair violacée qui vomissait un rubis poisseux à chaque battement de son cœur. Elena ne tremblait pas. Ses mains étaient gantées de latex récupéré dans une trousse périmée. Elle disposa les instruments sur un carton huileux : une pince, une aiguille courbée, du fil de nylon et une bouteille de Marc d'Andalousie.

— On n'a pas d'anesthésie, murmura-t-elle, la voix érodée par la limaille de terre et l'adrénaline.

Rafael tourna lentement la tête. Ses yeux, deux billes d'obsidienne, s'ancrèrent dans les siens. Cette domination calme, ce mur de pierre monolithique, était leur unique rempart.

— Fais-le, râla-t-il, une vibration de métal contre la pierre.

Elle versa l'alcool. Le corps de Rafael se cambra, ses muscles saillant comme des cordages sous tension, mais aucun cri ne franchit ses mâchoires contractées. L'odeur du fluide chaud et de l'éthanol monta, créant une atmosphère de serre primitive. Elena plongea la pince, sentant le glissement huileux du plomb contre l'omoplate.

Dans un tintement cristallin, le métal tomba sur le béton.

Elle prit l'aiguille. C'était la partie la plus intime, la plus sale. Elle devait réparer cette machine de guerre, point par point. Elle se rapprocha si près qu'elle sentit la chaleur irradiant de son corps, un fourneau alimenté par la douleur pure. Le cuir de sa peau résistait à l'acier. Elle dut pousser fort, sentant la fibre céder sous la pression. Elle voyait chaque sillon de son dos, une cartographie de la violence. Chaque point était un contrat signé dans le rouge.

Rafael tourna le buste. Sa main saine vint se poser sur la nuque d'Elena, ses doigts froids l'ancrant avec une autorité tranquille.

— Pourquoi tu ne m'as pas laissé crever ? demanda-t-il.

— Parce que je veux voir comment tu vas les brûler, Rafael.

Il esquissa un sourire cruel, puis il frotta son pouce contre la plaie ouverte, récoltant une traînée de fluide sombre qu'il vint écraser sur la lèvre inférieure d'Elena. Le goût du fer envahit son palais. Une communion sauvage.

— Je vais leur apprendre la couleur de tes mains quand elles sont à l'intérieur de moi, Elena, souffla-t-il. Ils vont mourir dans le rouge. Tu es responsable de ce que je vais faire maintenant.

Un bruit sourd résonna en haut. Le crissement de pneus sur le gravier. Rafael se figea, ses pupilles dévorant l'iris. Il saisit son Sig Sauer.

— Ils sont là.

Ils s'élancèrent vers l'escalier. En poussant la porte en fer, la lumière les frappa comme une gifle de chaux vive. Tout était blanc, un blanc de craie qui brûlait les

rétines. L'Andalousie n'était plus une carte postale, c'était un No Man's Land de poussière ocre et de haine.

Rafael avançait, ombre massive contre l'éclat aveuglant. Le premier assaillant surgit d'un muret de pierres sèches. Rafael ouvrit le feu. Trois tirs, méthodiques. Un homme tomba dans un buisson de lauriers-roses, son fluide éclaboussant les fleurs pâles.

Elena couvrait son côté blessé. Elle se sentait investie d'une clarté glaciale. Ils atteignirent le périmètre des oliveraies, où les troncs torturés offraient des ombres hachurées. Le combat devint un chaos de corps à corps. Rafael était une tempête. Il saisit un mercenaire par le poignet, lui tordit le bras jusqu'à ce que l'épaule sorte de son logement avec un bruit de succion écœurant, avant de lui ouvrir le ventre. Les entrailles se déversèrent, masse fumante sous le soleil de plomb.

Puis, elle le vit. Diego Alvarez. Le neveu, acculé contre un muret, les yeux écarquillés par la terreur. Rafael plongea sur lui, l'agrippant par la gorge pour le soulever.

— Regarde-la, Diego, gronda Rafael. C'est elle qui t'envoie en enfer.

Il lança le corps vers Elena. Elle ne réfléchit pas. Elle sortit son couteau de combat. Elle ne trancha pas seulement ; elle sentit la résistance rugueuse du cartilage de la trachée, le craquement discret sous la lame, puis la chaleur soudaine et pulsatile du jet qui lui inonda le col. Elle eut une seconde d'effroi, le souffle coupé par la réalité organique du meurtre, avant que le plaisir noir de la vengeance ne prenne le dessus, électrisant ses nerfs.

Le silence retomba, seulement troublé par le cri strident des cigales. Rafael s'approcha, titubant, le visage éclaboussé de rouge. Il posa son front contre le sien, leurs sueurs se mélangeant dans une synchronisation viscérale.

— On ne s'en sortira pas, Rafael, murmura-t-elle, les lèvres encore tachées par son sang. On va juste durer plus longtemps que les autres.

Il rit, un son de rocaïlle, et resserra sa prise sur sa nuque. Ils étaient deux prédateurs liés par la chair et le mépris de la mort, prêts à incendier tout le détroit pour le simple plaisir de voir le monde s'aligner sur leur propre noirceur. L'Andalousie pouvait bien brûler ; ils en étaient les flammes.

# Chapitre 12

## Terre Brûlée

L'air dans l'habitacle du Land Rover Defender était une insulte aux poumons. Un mélange vicié d'ozone, de tabac noir écrasé et de cette sueur froide qui précède les massacres. Dehors, la Costa del Sol n'avait plus rien des cartes postales ; c'était une plaie ouverte sous un ciel de plomb liquide. Le crépuscule n'apportait aucune fraîcheur ; il ne faisait qu'épaissir l'oppression, transformant l'horizon en une ligne de sang caillé sur un limon calciné.

Rafael tenait le volant d'une main, l'autre reposant sur le levier de vitesse. Ses phalanges étaient blanches, saillantes sous une peau tannée par le sel. Il ne regardait pas Elena. Il sentait sa présence comme on sent la charge électrique avant la foudre. Elle était assise à sa droite, une ombre acérée, les traits figés dans une détermination qui confinait à la psychose.

— Vérifie la chambre, ordonna-t-il. Sa voix était un râle de gravier.

Elena ne répondit pas. Le clic-clac métallique du Sig Sauer retentit dans le silence poisseux. Un son sec. Définitif. Elle fit glisser la culasse, la sensation du métal froid contre sa paume moite agissant comme un calmant. Elle sentait le regard de Rafael glisser sur son profil, une caresse de prédateur qui évalue son arme.

— Ils ne s'attendent pas à nous, murmura-t-elle. Sa voix était écorchée par la fumée.

— Les Alvarez sont des porcs engraisés, répondit Rafael en braquant le véhicule sur un chemin de terre ocre. On va leur rafraîchir la mémoire avec le goût du fer.

Le véhicule cahota violemment. Elena fut projetée contre lui. Le contact fut électrique, une brûlure de glace. Elle perçut l'odeur de l'homme : un mélange de savon brut, de cuir vieux et cette fragrance ferreuse qui émanait de lui quand il passait en mode chasse. Il ne s'écarta pas. Au contraire, il sembla absorber l'impact, sa masse musculaire agissant comme un rempart de pierre.

Ils atteignirent les abords de la zone portuaire. L'odeur changea. Ce n'était plus les résidus calcinés des oliviers, mais le goudron brûlant et la pourriture des carcasses de poissons. Devant eux, les entrepôts de tôle ondulée se dressaient comme des monstres rouillés. Rafael coupa le moteur. Le silence retomba, lourd comme une chape de plomb.

— Écoute-moi bien, dit-il en se tournant vers elle. Ses yeux étaient deux puits de pétrole. Dans ce périmètre, il n'y a plus de lois. Si tu hésites, tu crèves. Ce soir, on n'est pas des hommes, Elena. On est la purge.

Il tendit la main et saisit sa nuque. Ses doigts étaient chauds, rugueux. Elena pencha la tête en avant, cherchant ce contact brutal. Il approcha son visage, son souffle court balayant ses lèvres.

— Dis-le, ordonna-t-il.

— On est la purge, répéta-t-elle, les pupilles dilatées par l'adrénaline.

Il ne l'embrassa pas. Il se contenta de presser son pouce contre la veine jugulaire de la jeune femme, savourant le battement frénétique de son cœur. Puis, il lâcha prise. Rafael sortit un bloc de C4 de son sac tactique, le pétrissant avec une précision chirurgicale. Une odeur chimique d'amande amère envahit l'espace.

Ils se glissèrent dehors. L'humidité les frappa comme une gifle. Elena suivait, ses sens aux aguets. Ils arrivèrent au pied du premier entrepôt. Rafael fit sauter le

cadenas. À l'intérieur, l'obscurité était striée par les rayons de lune. L'odeur était écœurante : soufre, caoutchouc et cocaïne.

Soudain, une voix retentit. Un garde, attiré par le bruit. Elena ne regarda pas Rafael. Elle glissa le long d'une rangée de caisses, ses bottes ne faisant aucun bruit sur le béton jonché de suie. Elle vit le garde. Un type trapu, une lampe torche à la main.

Pas de détonation. Le silence était leur seule armure. Elle fondit sur lui. L'acier de sa lame de combat trouva l'espace entre les côtes. Un bruit de succion. Puis le vide. L'homme se cambra. Elena sentit le sang chaud jaillir sur ses doigts, poisseux, glissant. Elle maintint la pression, fixant le garde dans les yeux, absorbant sa vie qui s'échappait. Une libération sombre.

Rafael apparut à ses côtés. Il regarda le cadavre, puis Elena, couverte de sang. Il tendit la main et essuya une tache rouge sur la joue de la jeune femme. Ses doigts, d'ordinaire aussi immobiles que le granit, tressaillirent d'une fraction de millimètre. Une micro-fissure dans son armure.

— C'est bien, Elena, murmura-t-il. Garde cette rage.

Il fit jouer la molette de son briquet. Une flamme dansa dans l'obscurité. Il le jeta sur les ballots imbibés d'accélérateur. Le feu ne prit pas tout de suite. Il y eut un souffle, puis une explosion sourde. Une vague de chaleur intense frappa Elena au visage. En quelques secondes, le hangar se transforma en une fournaise.

— Maintenant, on les cueille, ordonna Rafael.

Dehors, c'était le chaos. Rafael se posta derrière un conteneur. Il épaula son fusil. Sa respiration était lente, rythmée. Elena s'accroupit à ses côtés. Elle ne vit plus des êtres humains, mais des obstructions. Elle pressa la détente. Le recul de l'arme lui remonta dans l'épaule, une décharge de plaisir pur.

Le port d'Algeciras n'était plus qu'un abattoir sous les étoiles. Rafael attrapa son visage à deux mains au milieu des sifflements de balles.

— C'est notre royaume, Elena. Un royaume de cendres, mais il est à nous.

Elle répondit en l'embrassant, un baiser qui goûtait la poudre et le fer. Rafael la souleva et la déposa sur le capot brûlant d'un 4x4. Il écarta ses jambes, ses mains marquant sa chair comme un fer rouge.

— Tu es à moi, Elena. Personne d'autre ne peut supporter la noirceur que tu portes.

Elle agrippa ses épaules, ses ongles s'enfonçant dans les muscles de son cou.

— Et toi, tu es mon ancrage.

Ils restèrent ainsi, deux prédateurs au milieu de leur propre massacre. Le temps de la chair fut suspendu par la nécessité de la fuite. Ils reprirent la route, s'enfonçant dans les oliveraies poussiéreuses jusqu'à un vieux séchoir à tabac.

À l'intérieur, l'air sentait le cuir moisi. Rafael jeta Elena sur une caisse en bois.

— Tu as un éclat de verre dans l'épaule, nota-t-il.

Il sortit son couteau de combat. Il ne prit pas de gants. Ses doigts pressèrent la chair autour de la blessure. Un spasme violent secoua Elena. Une vague de nausée acide monta dans sa gorge, un goût de bile mêlé à l'adrénaline. Elle ne cria pas, mais son corps fut agité de tressaillements incontrôlables. Rafael inséra la lame. Le verre tinta en tombant au sol. Elena bascula la tête en arrière, son front heurtant le bois avec un bruit sourd.

Rafael nettoya la plaie avec de l'alcool pur. Elena suffoquait, ses doigts s'enfonçant dans les cuisses massives de l'homme.

— Tu n'es plus une flic, Elena, murmura-t-il en la forçant à le regarder. J'ai vu tes yeux quand tu tuais. Tu as pris ton territoire.

Il la saisit par la gorge, non pour l'étouffer, mais pour l'immobiliser dans sa propre violence. La tension entre eux était une corde de piano tendue jusqu'à la rupture. Il l'embrassa de nouveau, un choc de dents qui fit saigner leurs lèvres. Ils s'abandonnèrent à une passion qui avait le goût de la suie et du sang, une étreinte de damnés sous le toit de tôle gémissant.

Quand le calme revint, Rafael se recula pour reprendre son masque de marbre. Il ramassa son arme.

— Dors un peu. Je prends le premier tour de garde.

Elena s'allongea sur le béton froid. Elle regarda la silhouette massive de Rafael se découper contre la lumière laiteuse de l'aube naissante. La justice était morte. Ses collègues ne verraient en elle qu'un monstre ou un cadavre. Elle ferma les yeux, le corps endolori, l'esprit enfin apaisé par le chaos.

L'Andalousie pouvait bien trembler ; ses nouveaux maîtres étaient nés dans le sang et baptisés dans le feu.

Rien n'était propre. Tout était parfait.

# Chapitre 13

## Le Maître du Jeu

L'air dans la carcasse de béton de la Villa Malena ne circulait plus. C'était une haleine de four, chargée de poussière de ciment et d'une odeur rance d'huile de moteur. Dehors, le soleil d'Andalousie s'écrasait contre les murs à la chaux, une lumière blanche, aveuglante, qui transformait chaque ombre en une tranchée d'encre. À l'intérieur, dans ce salon qui n'était plus qu'un squelette de colonnes et de gravats, le silence pesait plus lourd que la chaleur.

Rafael Ortega se tenait au centre de la pièce, immobile. Sa silhouette de pierre découpait l'espace. Il ne transpirait pas. Sa chemise noire, ouverte au col, révélait la cicatrice qui lui barrait la clavicule, vestige d'une explosion à Kandahar. Ses yeux, deux fentes de silex, étaient fixés sur l'homme assis en face de lui : Don Faustino. Le mentor. Le roi déchu.

— Tu as toujours été mon meilleur chien, Rafael, croassa Faustino. Sa voix sonnait comme du gravier qu'on remue. Mais même le meilleur des chiens finit par aboyer contre la main qui le nourrit.

Rafael ne cilla pas. L'espace semblait se rétracter autour de lui, lui offrant chaque centimètre d'air comme une offrande.

— Ce n'est pas de la rage, Faustino. C'est de l'arithmétique. Tu es devenu un passif. Le cartel Alvarez est un cadavre. Je ne fais qu'enterrer les restes.

Faustino eut un rire sec, une toux de tuberculeux. Il fit un geste vague vers l'obscurité où Elena se tenait, son Glock 17 soudé à sa paume moite.

— Et pour enterrer les restes, tu as besoin d'elle ? Elle pue le flic, Ortega. Elle pue la morale et le savon propre. Tu t'es laissé baiser par la cible.

Elena sentit la sueur couler entre ses omoplates. Le monde se réduisit à la mire de son arme. La distorsion de l'air, chauffé à blanc, faisait danser la silhouette du vieil homme.

— Elle n'est plus un flic, dit Rafael d'une voix si basse qu'elle semblait vibrer dans le béton même. Elle est ma part d'ombre. Et contrairement à toi, elle sait quand il faut appuyer sur la détente.

Rafael fit un pas de côté, dégageant l'angle de tir. C'était une invitation. Elena ne réfléchit plus en termes de justice. Elle vit l'obstacle, elle vit la survie. Elle pressa la détente. Le coup de feu déchira le silence, un coup de tonnerre dans un canyon. La balle de 9mm frappa Faustino au front. Sa tête bascula avec une violence de pantin désarticulé. Un nuage de matière grise pulvérisée tacha le cuir du fauteuil.

— Tu as fait ton choix, murmura Rafael en s'approchant d'elle. Sa main calleuse guida son arme vers le bas. Maintenant, il n'y a plus de retour en arrière. Pour personne.

Ils ne s'attardèrent pas. Le 4x4 poussiéreux dévorait déjà la piste vers les salines de San Pedro. Elena, sur le siège passager, sentait encore le recul de l'arme vibrer dans ses os. Le paysage changea, le brun terreux cédant la place à une blancheur irréaliste. Les marais salants s'étendaient à perte de vue, des damiers de sel cristallisé brillant comme du verre brisé sous le soleil de plomb.

— Les chiens de Faustino nous attendent là-bas, dit Rafael, les phalanges blanches sur le volant. Lope ne laissera pas passer la cargaison du Détroit.

Ils arrivèrent près d'un hangar de tôle rouillée. L'air était saturé de sel, une morsure corrosive qui irritait la gorge. Rafael coupa le moteur. À peine eurent-ils mis pied à terre que le crissement des pneus de deux véhicules annonça l'ennemi. Lope surgit, massif, le visage marqué par des années de trahisons.

— Ortega ! hurla-t-il. On va raser cet endroit avec toi dedans !

Rafael ne répondit pas. Il attira Elena derrière un monticule de sel.

— Ne tire que pour tuer, murmura-t-il.

Le combat fut viscéral. La poussière de sel, soulevée par les impacts de balles, créait un brouillard opaque. Elena tirait avec une précision chirurgicale, son corps n'étant plus qu'une machine de guerre. Elle vit Rafael surgir de la brume, désarmant un assaillant d'un geste sec avant de lui briser le larynx. La violence était brute, sans fard. Lope fut le dernier. Rafael le coinça contre la paroi brûlante du hangar. Il ne l'acheva pas par balle, mais par la lame, cherchant le nerf, cherchant la douleur, jusqu'à ce que l'adresse de la cache finale soit bafouillée dans un râle de sang.

Quand le silence revint, Elena regarda ses mains. Elles étaient couvertes de poudre et de cristaux blancs. La chaleur déclinait, jetant des ombres orangées sur le massacre.

— On bouge, ordonna Rafael. La mer ne suffit pas pour ce genre de souillure.

Ils grimpèrent vers une bâtisse isolée, une ruine de chaux vive nichée sur un éperon rocheux. À l'intérieur, l'air sentait le thym sauvage et la pierre chauffée. Dans un coin, une douche rudimentaire alimentée par une citerne.

Rafael ouvrit le robinet. L'eau siffle avant de jaillir, ferrugineuse. Il poussa Elena sous le jet, tout habillée. Les vêtements imbibés collèrent à leur peau comme un linceul sale. Il prit un bloc de savon noir et commença à frotter les bras de la jeune femme. Il y allait fort, presque brutalement, arrachant la culpabilité de ses pores.

— Tu sens ça ? Sa voix vibrerait contre sa nuque trempée. C'est le poids de la réalité. Pas de rapports de mission. Juste la chair et le fer.

Elena se retourna, s'agrippant à ses épaules. L'eau coulait sur leurs visages, emportant le sel et le sang. Elle vit dans les yeux de Rafael une noirceur abyssale qui l'appelait.

— Je te déteste, cracha-t-elle, alors que son corps se pressait contre le sien, cherchant la chaleur de cette domination absolue.

— Non, répondit-il en saisissant sa mâchoire pour l'obliger à le regarder. Tu détestes ce que tu es devenue. Mais tu es mienne, désormais. Aussi indissociable de moi que ce territoire.

Il l'embrassa avec une faim dévastatrice, un choc de dents et de lèvres qui goûtait le fer. Il la souleva et la plaqua contre le mur de pierre encore chaud de la journée. Le contact rugueux lui griffait le dos, mais elle ne sentait que la pression de son corps, un ancrage sauvage dans un monde qui s'écroulait. Ses jambes s'enroulèrent autour de sa taille, ses ongles griffant son dos à travers sa chemise trempée.

C'était une communion impie, un pacte scellé dans le meurtre et la sueur. Chaque gémissement étouffé sous l'eau tiède était une clause supplémentaire à leur contrat de survie. Rafael la possédait avec une intensité qui n'avait rien de romantique ; c'était une revendication de territoire, une marque indélébile sur son âme.

Quand l'épuisement les gagna enfin, ils restèrent debout, haletants dans la vapeur d'eau. Rafael ne desserra pas son étreinte. Il la tenait comme on tient une arme chargée.

— Le mentor... murmura Elena, la tête posée sur son torse massif. Avant de mourir, il a souri. Pourquoi ?

Rafael posa ses lèvres sur son front, une marque de respect plus intime que n'importe quel baiser.

— Parce qu'en le tuant, tu es devenue exactement ce qu'il était. Un prédateur. Il a gagné sa dernière partie, Elena. Il a créé ce qu'il ne pouvait pas acheter : une héritière de sang.

Le soleil disparut totalement, laissant place à un crépuscule violet sur l'Andalousie. La traque allait commencer, les clans du Détroit et la justice allaient se lancer à leurs trousses. Mais dans l'obscurité de la vieille ferme, Elena ne ressentait plus de peur. Elle fixa ses mains propres, mais elle savait que le sel et le sang étaient désormais inscrits dans sa chair.

— On va tout brûler, dit-elle d'une voix qui n'avait plus rien d'humain.

— Tout, Elena. Jusqu'à ce qu'il ne reste que la poussière et nous.

Dehors, le vent se leva enfin, un Levante brûlant qui soulevait des tourbillons de sable. Le règne des seigneurs de la poussière venait de commencer.

# Chapitre 14

## Purge Finale

L'air de la nuit sur Algésiras n'était pas une caresse, c'était une gifle de goudron et de sel. Une moiteur poisseuse qui s'accrochait aux poumons comme une maladie. Dans l'ombre dévorante d'un entrepôt de tôle ondulée, là où les carcasses de thons pourrissaient autrefois, Rafael Ortega attendait. Il n'était plus un homme, mais une obstruction dans la lumière. Inamovible. Sa respiration était si lente qu'elle se confondait avec le ressac huileux du détroit frappant les piliers de béton.

À ses côtés, Elena. Elle portait du noir, une tenue tactique qui épousait les courbes nerveuses de son corps de survivante. Sa peau luisait d'une fine pellicule de sueur froide. Elle sentait le métal propre et la poudre.

— Ils sont six, murmura-t-elle.

— Sept, corrigea Rafael sans tourner la tête. Le dernier est dans la guérite.

Rafael décala son HK416. Il tourna les yeux vers elle. Ses pupilles dévoraient le peu de clarté filtrant des lampadaires orangés. Il ne lui demanda pas si elle était prête ; il lisait la tension de sa mâchoire. Elle était sa créature. Et aujourd'hui, sa créature allait mordre.

Ils glissèrent hors de l'ombre. Au centre de l'espace, quatre hommes jouaient aux cartes sous une ampoule nue. Rafael avança de face, dans l'axe mort. Le premier homme leva les yeux, une carte à la main. Rafael pressa la détente. Le silencieux étouffa l'explosion, ne laissant que le craquement de l'os frontal qui volait en éclats. L'homme bascula, aspergeant le jeu de cartes d'un sang noir sous la lumière pisseuse.

Elena surgit sur la gauche. Elle tira en mouvement, une précision chirurgicale. Un second corps s'effondra, le visage écrasé contre le bois. Juste avant d'ajuster le troisième, une micro-seconde de dissonance frappa Elena. Un matricule d'agent — 24.809 — une vie de serments et d'ordre, remonta à la surface. Elle écrasa la pensée comme un insecte sous une botte tactique, savourant le plaisir de sa propre dégradation. Elle pressa la détente.

Rafael ne tira pas sur le dernier. Il fit trois pas rapides, saisit le poignet de l'homme et le tordit avec une force de broyeur hydraulique. Un craquement sec de cartilage. Il enfonça le canon brûlant de son arme entre les dents de la proie.

— Chut, murmura-t-il. La domination. Calme.

Il pressa la détente. Le crâne explosa contre la tôle dans un bruit de pastèque fracassée.

Le silence retomba, alourdi par la réverbération blanche de la lune sur le béton. Ils se dirigèrent vers le bureau du fond. Rafael défonça la porte d'un coup de botte. À l'intérieur, Martinez, le visage blême, bégaya son nom. Rafael ne tira pas. Il sortit son couteau de combat. Il saisit la main de Martinez et la cloua sur le bureau en bois d'un coup de lame sec. Le hurlement de l'homme déchira la nuit.

— Qui d'autre remonte du Sud ? demanda Rafael en tournant la lame.

Le bruit de la scie sur l'os était atroce, organique. Elena apparut dans l'encadrement, le visage tacheté de sang. Elle s'approcha, ignora les râles, et posa sa main sur l'épaule de Rafael.

— C'est fini en haut, dit-elle.

Rafael retira son couteau. Martinez s'effondra. Rafael tendit son arme de poing à

Elena. Un passage de relais. Elle prit le pistolet, ses doigts effleurant la peau rugueuse de son maître. Elle leva le bras. Deux coups précis. Martinez ne bougea plus.

— Brûle tout, ordonna Rafael.

Il jeta un briquet sur une traînée d'essence. Le feu prit instantanément. Ils sortirent alors que les explosions retentissaient. Sur le quai, l'enclume du ciel pesait sur leurs épaules. Rafael saisit Elena par la nuque, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux. Il l'embrassa, un choc de dents et de lèvres assoiffées qui goûtait le sel et le fer.

Le trajet vers Marbella fut un tunnel de chaleur solide. Ils atteignirent la conserverie de Moreno, un squelette de briques dominant la mer métallique. L'air y sentait la décomposition. Elena se glissa par les conduits. À l'intérieur, elle surgit des ombres comme une apparition de poussière. Le chaos s'installa sous les verrières brisées. Rafael abattit deux gardes avant de bloquer Moreno contre une paroi. Il lui ouvrit la gorge avec une économie de mouvement terrifiante.

Le silence revint, seulement troublé par le bourdonnement des mouches. Rafael s'approcha d'Elena, remarquant une éraflure à son épaule.

— Tu as pris une balle pour moi.

— Ne t'habitue pas, cracha-t-elle, cherchant à ancrer sa respiration.

Il la souleva et l'assit sur une table de découpe en inox. Le contact de l'acier glacial contre sa peau brûlante de fièvre fut une morsure. Rafael s'insinua entre ses jambes, ses mains marquant ses hanches de traînées de sang. Ils se possédèrent là, au milieu du charnier, avec une fureur qui tenait de l'exorcisme. Elena se cambra, les yeux fixés sur le plafond taché, se sentant enfin entière dans cette déchéance.

De retour à l'appartement de béton, l'air était frais, filtré. Rafael ne parla pas. Il entra dans la douche avec elle, ses mains larges inspectant chaque bleu, chaque marque sur

son corps avec une autorité absolue. Il la plaqua contre la pierre froide sous le jet d'eau.

— Tu m'appartiens, Elena. Parce que tu as choisi cet enfer.

— Je suis à toi, Rafael. À la mort.

Plus tard, allongés sur le matelas ferme, ils regardèrent l'aube ocre déchirer le noir du détroit. L'Andalousie ne pardonnait pas, mais ils ne demandaient plus de pardon. Ils étaient le Mur et la Lame. Les nouveaux souverains d'un empire de cendres.

Rafael se leva, ses muscles jouant sous sa peau de bronze. Il ramassa son arme, vérifia le chargeur. Elena se redressa, sa silhouette se découpant contre l'aurore sanglante. Elle ne ressentait aucune fatigue, seulement une faim lucide. Elle s'approcha de lui dans le noir.

Elle arma la culasse de son pistolet. Dans le silence lourd de la pièce, le clic métallique fut le seul battement de cœur restant.

# Chapitre 15

## Sel et Silence

Le béton du balcon était encore brûlant. Une chaleur résiduelle, stockée par cette structure brutale qui surplombait l'abîme. En bas, la Méditerranée n'était qu'une nappe d'huile noire, striée par les reflets graisseux des raffineries et les lumières tremblotantes de Marbella. L'air était saturé. Sel, goudron, et cette odeur métallique qui colle à la peau après le carnage : le sang séché.

Rafael Ortega ne bougeait pas. Une masse d'ombre sculptée dans le silence. Torse nu, sa peau tannée était marquée par les stigmates de guerres oubliées. Il tenait son cigare entre l'index et le majeur, la cendre vacillante. Il ne fumait pas. Il respirait la combustion.

Elena s'approcha. Ses pas étaient inaudibles sur le sol jonché de douilles percutées. Elle portait sa chemise, trop large, tachée de suie au col. Ses cheveux étaient poisseux, emmêlés par le vent marin et la sueur. Elle s'arrêta à un cheveu de lui. Elle regardait l'horizon, là où l'Espagne semble vouloir toucher l'Afrique dans un baiser de mort.

— C'est fini, murmura-t-elle. Sa voix était rauque, brisée par la poussière des entrepôts d'Estepona.

Rafael tourna lentement la tête. Ses yeux étaient des fentes sombres, dépourvus de fatigue. Il écrasa le cigare sur la rambarde, la peau du pouce effleurant la braise sans qu'un muscle ne tressaille.

— Rien n'est jamais fini, Elena. On a juste changé de propriétaires. Maintenant, c'est

nous.

Il saisit son menton, l'obligeant à lever les yeux. Elena ne recula pas. Elle ne cillait plus. La peur avait été consumée, remplacée par une complicité de prédateurs. Elle sentit l'acier du Glock contre sa hanche. Froid. Radical. Une promesse de mort entre leurs deux corps brûlants.

Elle se souvint une fraction de seconde de son serment, de sa plaque, du visage flou de son officier traitant à Madrid. Une réminiscence de son ancienne vie d'agent infiltrée. Puis, la main de Rafael glissa sur sa nuque, ses doigts s'ancrant dans sa chair. Le souvenir s'évapora. Elle n'était plus une infiltrée. Elle était une extension de lui.

Il l'entraîna vers l'intérieur de l'appartement spartiate. Les murs à la chaux s'écaillaient, le sol était en béton brut. L'ombre les engloutit. Rafael la plaqua contre le mur rugueux. Le crépi lui griffe le dos. Elle s'en moquait. La douleur était une preuve de vie.

— Plus de secrets, Elena. Si tu me trahis, je te tuerai de mes propres mains.

— Si je te trahis, Rafael, c'est que je serai déjà morte.

Il dégagea un couteau de combat, une lame sombre qui ne reflétait aucune lumière. Il prit la main d'Elena, la paume vers le haut. Une pression ferme. Une incision nette. Le sang perla instantanément, rouge sombre, presque noir. Il fit de même sur sa propre main. Puis, il pressa leurs deux paumes l'une contre l'autre. Le contact était chaud, visqueux. Leurs ADN se percutaient, leurs passés se dissolvaient dans cette blessure partagée.

— Unis par le sang, dit Rafael.

— Jusqu'à la fin.

Ils se possédèrent avec une violence désespérée sur le matelas nu, une urgence de guerriers qui savent que l'aube pourrait être leur dernière. C'était une lutte de muscles tendus et de peaux frottées à vif. Rafael était méthodique, exigeant, l'amenant au bord du précipice avant de la retenir. Elena se nourrissait de sa force, de cette solidité de basalte qui lui permettait enfin de lâcher prise.

Plus tard, alors que le soleil andalou commençait à mordre l'horizon, Rafael se leva. Il arma son fusil d'assaut. Un claquement métallique.

— Castillo nous attend à la Linea. Il pense encore pouvoir livrer Gibraltar.

Elena se redressa, nue, le sang séché sur sa paume comme une croûte sombre. Elle ramassa son équipement. Ses gestes étaient automatiques. Elle glissa son propre couteau dans sa botte.

Le trajet vers l'entrepôt fut une immersion dans les ténèbres. Le vent de Levante se levait, charriant la poussière des oliveraies brûlées. Arrivés sur place, le carnage fut une partition exécutée sans fausse note. Rafael était un démon, tirant avec une précision chirurgicale. Elena couvrait ses arrières depuis les passerelles, arrosant tout ce qui bougeait.

Dix minutes. C'est le temps qu'il fallut pour transformer l'entrepôt en abattoir. Elena descendit, enjambant les cadavres pour rejoindre Rafael. Il tenait Castillo par les cheveux, l'homme prostré dans une mare de fiel et de sang.

Rafael tendit le couteau à Elena.

— Fais-le. Pour qu'ils comprennent que la donne a changé.

Elena fixa Castillo. Elle vit en lui tous les mensonges de son ancienne vie. Elle s'agenouilla, lui renversa la tête en arrière. Elle sentit le rythme affolé de son pouls sous ses doigts. Un geste rapide. Un arc de cercle parfait. Le sang jaillit, chaud, poisseux, aspergeant son visage. Elle ne cilla pas. Elle regarda la vie s'enfuir, remplacée par le vide.

Elle se redressa, le couteau dégoulinant. Rafael prit son visage entre ses mains, ses pouces essuyant les taches de pourpre sur ses pommettes. Il l'embrassa. Un baiser sauvage, métallique.

Ils sortirent alors que Rafael jetait son briquet dans le réservoir d'essence. L'explosion fut magnifique. Une fleur de feu géante qui déchira l'obscurité. Ils ne se retournèrent pas.

Le SUV s'élança vers les montagnes. Elena baissa sa vitre. L'air nocturne lavait partiellement le sang sur sa peau. Elle regarda la Méditerranée. Le territoire était interdit, mais ils en étaient les maîtres.

— On fait quoi demain ? demanda-t-elle.

Rafael esquissa un sourire cruel, les yeux rivés sur la route.

— Demain, on brûle le reste, Elena. Et on reconstruit sur les cendres.

Ils n'avaient plus d'hier. Ils n'avaient que cet instant, suspendu entre le ciel et l'abîme, où ils étaient enfin, absolument, libres et damnés. À jamais.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "TERRITOIRE INTERDIT"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)